HISTOIRE
ABRÉGÉE
DES JUIFS
ET
DE LEURS CROYANCES

STADTBIBLIOTHEK
FRANKFURT AM MAIN.

Bruxelles. — Typ. de CH. et A. VANDERAUWERA
Rue de la Sablonnière, 8

HISTOIRE
ABRÉGÉE
DES JUIFS
ET
DE LEURS CROYANCES

PAR

ÉLIE ARISTIDE ASTRUC

ANCIEN AUMÔNIER DES LYCÉES IMPÉRIAUX DE PARIS
Grand Rabbin de Belgique

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie
Boulevard St-Germain, n° 77

1869

Droits de propriété et de traduction réservés.

STADTBIBLIOTHEK
FRANKFURT AM MAIN.

PRÉFACE.

Il existe un nombre considérable d'*Histoires saintes* à l'usage de la jeunesse de tous les cultes; toutes, quel que soit le point de vue dogmatique de leurs auteurs, sont écrites à peu près dans le même ordre d'idées. Circonscrites par leur plan, et peut-être aussi par les nécessités de leur titre, elles s'arrêtent à la chute de la nationalité israélite, c'est-à-dire au moment où la pensée juive va recevoir une expansion presque universelle parmi les hommes; aucune ne donne une vue d'ensemble du développement progressif de la doctrine d'Israël dans l'humanité.

Il m'a donc semblé utile de mettre nos jeunes enfants en mesure de suivre à travers les siècles les progrès de l'idée religieuse des patriarches et des prophètes et de comprendre en même temps les longs et douloureux sacrifices que, pour y rester fidèles, les générations antérieures à la nôtre ont accomplis pendant le moyen âge. C'est pour répondre à ce besoin, généralement senti de

nos jours, que j'apporte une *Histoire abrégée des Juifs et de leurs croyances religieuses.*

Destinée à la jeunesse, cette *Histoire des Juifs* devait nécessairement être élémentaire ; aussi me suis-je efforcé, en particulier dans les premiers chapitres, que ne dépassent pas ordinairement les écoliers des divisions inférieures, de rester constamment à la portée de l'enfance. Il a fallu cependant toucher, en avançant, à des questions plus compliquées; mais à mesure que le développement intellectuel de la jeunesse se produit, on peut lui offrir des sujets de méditation de plus en plus graves, de plus en plus sérieux.

Cependant, il ne suffisait pas d'être élémentaire pour produire sur la jeune population des écoles une impression durable; une expérience de dix années passées à son contact m'a démontré qu'elle n'accepte volontiers et surtout qu'elle ne conserve dans sa conscience que ce qu'elle a compris avec sa raison; je me suis donc efforcé de lui offrir les augustes vérités de l'Écriture sainte dans toute leur simplicité; comme elles n'ont, d'après l'opinion des plus grandes autorités de la théologie juive, d'autres bases qu'elles-mêmes, j'ai pensé que notre jeunesse les accepterait pour leur seule évidence, et les aimerait pour leur seule beauté.

Tout le monde, même à tous les âges,

pourrait, j'en suis convaincu, accepter aussi ces grandes vérités que la tradition religieuse de l'humanité a conservées jusqu'à nous, mais à une condition : il faudrait qu'on se donnât la peine d'aller, sous l'expression qui rebute parfois, chercher la pensée qui se cache, comme la graine précieuse, sous une dure et rugueuse écorce : *les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.*

Une autre raison enfin m'a conseillé le plan que j'ai suivi : trop souvent les *Histoires saintes* ont pour conséquence de faire abandonner à la jeunesse l'étude de la Bible elle-même; on se contente d'une imitation plus ou moins exacte, et on s'habitue à se passer des livres sacrés. Or, il est impossible que mon *Histoire des Juifs* ait ce résultat; elle n'est, en aucune manière, une imitation, même lointaine, des livres saints; elle n'en est qu'un sommaire des plus concis, des plus succincts, qui rend nécessaire le livre qu'il résume. Les pères de famille, mes collègues du rabbinat et les instituteurs qui voudront bien adopter mon travail, devront donc, à propos des faits que j'indique, faire lire à leurs jeunes enfants des extraits de l'Écriture sainte (1).

(1) Nous recommandons vivement les *Textes classiques de la littérature religieuse des Israélites*, par M. le Rabbin NORDMAN, aumônier de Louis le Grand, Paris.

Lire l'Écriture sainte, voilà une nécessité urgente de l'instruction religieuse bien entendue. Volney, qui n'est pas suspect, a dit quelque part que la Bible ne peut être bien comprise dans aucune traduction, mais seulement dans son texte lui-même, qui seul peut nous donner sa véritable idée. Pour connaître, en effet, la littérature des Grecs et des Latins, nous ne lisons pas la traduction de leurs ouvrages; de même, chrétiens ou juifs, pour connaître nos croyances, nous devons avoir recours aux écrits mêmes des auteurs sacrés. A coup sûr, nous perdrons bien des idées fausses, si nous nous mettons en état de regarder l'Écriture sainte face à face.

J'espère donc que mon *Histoire des Juifs et de leurs croyances* éveillera chez nos jeunes gens le désir de connaître dans son texte même le Livre immortel dont elle leur résume la doctrine sainte, et leur donnera l'habitude, pour bien comprendre leur religion, de recourir aux vénérables documents qui en contiennent le dépôt traditionnel.

E. A. ASTRUC.

Bruxelles, 5 octobre 1869.

INTRODUCTION.

L'histoire des Juifs est surtout celle de leurs idées. — I. Origine des idées juives. — II. Leur adoption par les Hébreux. — III. Leur diffusion dans l'humanité.

L'HISTOIRE DES JUIFS EST SURTOUT CELLE DE LEURS IDÉES. — L'histoire des Juifs n'est pas uniquement celle de quelques hommes qui ont fait leur apparition en Asie, sur les bords de la Méditerranée, environ 2000 ans avant l'ère chrétienne; elle n'est pas uniquement celle d'un petit peuple qui a vécu quelques siècles dans des conditions précaires et a disparu enfin dans la vaste agglomération politique de l'Empire romain. C'est surtout celle de quelques grandes idées morales et religieuses, qui, mises d'abord en pratique par une famille d'élite, ont pénétré lentement et après bien des luttes dans les mœurs de tout un peuple et ont été, à la suite de longues et terribles crises, adoptées

par l'humanité dont elles doivent tôt ou tard amener la régénération.

GRANDES DIVISIONS DE CETTE HISTOIRE. — L'histoire des Juifs et de leurs croyances se présente à nous sous un triple et saisissant aspect : elle nous fait assister d'abord à l'origine des idées juives au sein de la Famille patriarcale ; elle nous montre ensuite leur adoption par les Hébreux et enfin leur diffusion au sein des sociétés humaines.

ORIGINE DES IDÉES JUIVES. — La première partie, c'est-à-dire celle qui concerne l'origine des idées juives, nous fait connaître les croyances des Hébreux sur les premiers temps du monde ; elle nous offre le tableau de l'histoire et de la vie religieuse des patriarches et de leurs descendants immédiats ; elle nous donne une idée des religions anciennes et des principes essentiels de la législation hébraïque destinée à les combattre.

Cette partie s'étend jusqu'à la mort de Moïse.

ADOPTION DES IDÉES JUIVES PAR LES HÉBREUX. — La deuxième partie nous montre les idées juives servant de base sociale à

un État politique; peu comprises et mal pratiquées par les chefs hébreux comme par la Nation israélite elle-même, elles ne peuvent donner à la société juive ni l'ordre, ni la moralité, et malgré les efforts énergiques des prophètes, qui se dévouent à les faire accepter par leurs frères, le Peuple israélite ne les adopte qu'après être tombé pour les avoir méconnues. Cette partie comprend jusqu'à la captivité de Babylone.

DIFFUSION DES IDÉES JUIVES DANS L'HUMANITÉ. — La troisième partie nous fait voir les idées des patriarches, de Moïse et des prophètes juifs, acceptées par les Israélites et conservées par eux au prix de leur vie; elle nous montre ces idées saintes, devenues la source de grandes religions, transmises par elles, avec plus ou moins de fidélité, au monde païen qui se régénère peu à peu sous leur influence et les fait passer ensuite dans ses doctrines et dans ses mœurs. Cette partie s'étend jusqu'à nos jours.

L'histoire des Juifs et de leurs croyances embrasse donc un immense espace de temps qui commence aux premiers instants où s'est éveillée la conscience de l'homme, pour arriver jusqu'à notre époque où les questions

religieuses et morales sont plus que jamais devenues la vie même de l'humanité. Cette histoire du plus petit des peuples et des plus grandes des idées nous fait assister au spectacle majestueux de la Vérité et de la Justice, apparaissant au milieu des ténèbres et de la barbarie, s'imposant malgré les erreurs et les crimes avec une irrésistible puissance et réussissant enfin, au nom de Dieu de qui elles émanent et sans autre force qu'elles-mêmes, à triompher du mal et à faire régner le Droit, la Paix et la Fraternité.

HISTOIRE

ABRÉGÉE

DES JUIFS

ET DE LEURS CROYANCES.

PREMIÈRE PARTIE

ORIGINE DES IDÉES JUIVES.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIERS TEMPS DU MONDE.

La création. — Le septième jour. — Adam et Ève. — Le Paradis. — Caïn et Abel.

Environ 2000 ans avant notre ère, il existait en Mésopotamie, province de l'Asie, située entre deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate, une famille de pasteurs, la Famille hébraïque, dont les croyances religieuses se distinguaient par leur simplicité et leur vraie grandeur.

La Création. — La Famille hébraïque racontait qu'au commencement Dieu a créé le ciel et la terre

et tous les êtres qui y sont renfermés ; la terre avait été d'abord informe et vide ; l'obscurité l'environnait ; mais Dieu dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* Bientôt l'ordre avait été mis en toutes choses ; l'air, la terre et les eaux avaient été séparés les uns des autres, et ensuite les plantes, les animaux, puis l'espèce humaine avaient été successivement formés par la Volonté divine.

Après la création, Dieu, selon les croyances hébraïques, ne cesse pas de gouverner l'univers ; il en est la Providence, c'est-à-dire que par sa sagesse, sa bonté et sa justice il y maintient l'ordre et le bien. Ainsi, c'est Dieu « qui fait succéder la nuit au jour et » les saisons, les unes aux autres ; c'est lui qui couvre » le ciel de nuages et fait tomber la pluie ; c'est lui » qui donne aux petits des oiseaux leur pâture, » l'herbe des champs au bétail et le pain de la terre » à l'homme. C'est lui enfin qui juge le monde, et » qui donne au méchant sa punition et au juste sa » récompense. »

Le repos du septième jour. — De toutes les œuvres du Créateur, l'espèce humaine est la plus importante et la plus haute en dignité : *Dieu,* dit la Bible, recueil sacré des croyances hébraïques, *a soufflé en elle un esprit de vie,* c'est-à-dire qu'il l'a douée d'une intelligence et d'une âme immortelle ; *il l'a faite à son image,* c'est-à-dire qu'il lui a donné le pouvoir d'exercer, comme lui, sur la nature, une sorte de souveraineté. Dieu veut *qu'elle remplisse et qu'elle dompte la terre,* c'est-à-dire que l'effort et le travail sont les conditions de cette supériorité qu'elle est appelée à exercer. La Bible nous montre la création durant six jours ou six périodes, pen-

dant lesquelles Dieu lui-même travaille. A son imitation, l'homme doit travailler six jours, et le repos qu'il prend le septième est, par le souvenir de l'œuvre divine, « le signe éternel » de la dignité humaine.

Adam et Ève. — Le premier de tous les hommes reçut le nom d'*Adam,* ce qui signifie *sorti de la terre;* et « comme il n'était pas bon qu'il restât seul, Dieu voulut lui donner une aide semblable à lui. » Pendant un profond sommeil, dans lequel il l'avait plongé, Dieu, dit la Bible, lui prit une partie de lui-même, et il en forma la première des femmes, *Ève, la mère des vivants.* « *C'est un os de mes os, c'est la chair de ma chair,* » s'écria Adam en voyant pour la première fois la compagne que la bonté divine lui accordait. Gracieuse allégorie, qui exprime cette grande vérité que l'homme et la femme sont égaux l'un de l'autre et qu'ils sont destinés à s'unir par les liens sacrés du mariage.

Le Paradis. — Le plus grand privilége de l'humanité, c'est d'avoir reçu la liberté; son devoir, c'est d'accomplir la loi divine; mais, à ses risques et périls, elle a le droit de désobéir et alors elle ne peut attribuer ses douleurs qu'à elle-même. Pour enseigner cette vérité, la tradition hébraïque avait conservé une autre allégorie : Adam et Ève vivaient entourés de tous les biens, dans un jardin délicieux, l'*Éden* ou le *Paradis,* ils n'avaient qu'à le garder et à le cultiver; il n'y avait qu'un seul arbre dont il ne leur était pas permis de toucher les fruits. Mais, dit l'apologue, excités par le serpent, le plus rusé des animaux, ils mangèrent le fruit défendu et dès lors ils perdirent leur premier bonheur et attirèrent sur

eux et leurs descendants de nombreuses souffrances.

Caïn et Abel. — Issus également du même père et de la même mère, tous les hommes ne doivent former qu'une seule et même famille, ils doivent se respecter et s'aimer les uns les autres. Ce ne fut pas la conduite de Caïn, fils aîné d'Adam et d'Ève; il était jaloux d'Abel, son frère, qui était doux et travailleur. Un jour qu'ils se promenaient ensemble dans la campagne, Caïn frappa Abel et Abel mourut. Dieu, raconte la Bible, demanda compte au meurtrier du sang qu'il avait versé, « mais en le condamnant il défendit de le tuer (1). » A partir de ce jour, le mauvais frère, tourmenté par le souvenir de son crime, mena une vie errante et vagabonde et ne trouva de repos nulle part.

(1) WALLON, *Abrégé d'Histoire sainte*, p. 6.

CHAPITRE II.

PREMIERS TEMPS DU MONDE. (*Suite.*)

Enfants de Dieu et des hommes. — Le Déluge. — La dispersion. — Pureté des croyances hébraïques.

Enfants de Dieu et des hommes. — La conduite de Caïn eut de tristes conséquences; ses enfants furent méchants comme lui, tandis que les descendants de Seth, troisième fils d'Adam étaient pieux et obéissants et ils aimaient Dieu. Pour indiquer la vertu des uns et la méchanceté des autres, on donnait aux premiers le nom d'*enfants de Dieu* et on appelait les fils de Caïn : *enfants des hommes*. Mais dans la suite, ils firent société ensemble et les méchants ayant gâté les bons par le mauvais exemple, tous devinrent impies.

Le Déluge. — Vers cette époque, un déluge, c'est-à-dire une terrible inondation, vint désoler la terre. Ce ne pouvait être, d'après la croyance de la Famille hébraïque, que la punition des fautes qui avaient été commises. Ce déluge, dont le souvenir est resté dans l'histoire de tous les peuples, détruisit les hommes et les animaux.

Un des derniers petits-enfants de Seth, Noé, qui était très-vertueux, avait échappé au déluge, dans une arche immense, sorte de grand vaisseau qu'il avait construit. Ses trois fils Sem, Cham et Japhet conti-

nuèrent à vivre avec lui après le déluge; ils travaillaient la terre. Un jour Cham se rendit coupable d'une faute grave, il osa se moquer de son père et donna à ses frères le mauvais conseil de faire comme lui. Sem et Japhet refusèrent et restèrent respectueux envers Noé; aussi furent-ils, comme tous les bons enfants, bénis de Dieu et de leur père.

La dispersion. — Après la mort de Sem, de Cham et de Japhet, leurs familles qui étaient devenues très-nombreuses, durent aller habiter chacune un pays différent; celle de Cham se dirigea vers l'Afrique, celle de Japhet habita l'Europe et celle de Sem resta dans l'Asie. Voici comment les traditions hébraïques nous expliquent cette dispersion : Les enfants de Noé, disent-elles, qui jusqu'alors n'avaient parlé qu'une seule langue, avaient conçu l'idée de rester tous ensemble, et ils s'étaient mis, dans cette intention, à construire une villeet une tour immenses. Ce devait être leur centre et leur refuge. Mais une telle entreprise était déraisonnable, elle était contraire aux desseins de Dieu qui veut que l'humanité peuple la terre, sans cesser pour cela de rester unie. Bientôt les hommes trop nombreux, ne purent plus s'entendre; ils tombèrent dans la plus grande confusion ; c'est Dieu, dit la Bible, qui multiplia leurs langages, pour les amener à se séparer. La ville et la tour inachevées gardèrent le nom de Babel, c'est-à-dire *confusion*.

Pureté des croyances hébraïques. — Parmi les descendants de Sem, on distingue Heber, qui donna son nom aux Hébreux et Tharé, le père d'Abraham, qui fut célèbre par sa vertu et sa piété et qui devint plus tard chef de la famille hé-

braïque. C'est au sein de cette famille que se sont conservées, sur les premiers temps du monde, les traditions religieuses desquelles il résulte : que Dieu a créé l'Univers, et fait les hommes supérieurs à toutes les créatures, mais tous égaux entre eux ; qu'il a soumis à une même loi l'humanité entière, sans lui enlever sa liberté et que, malgré leur dispersion, tous les peuples, descendus des mêmes parents, ne forment qu'une seule famille. C'est Abraham qui, le premier, va mettre en pratique ces grands et saints principes.

CHAPITRE III.

ABRAHAM.

Vie nomade d'Abraham. — Loth et Sodome. — Ismaël et Isaac.

Vie nomade d'Abraham. — Abraham, fils de Tharé, habitait la Mésopotamie, il la quitta pour le pays de Canaan, situé sur le bord oriental de la mer Méditerranée et il y vécut, comme le font ordinairement les pasteurs, en le parcourant avec sa famille composée de sa femme Sara et de son neveu Loth, et avec ses troupeaux qui étaient fort nombreux.

Loth délivré par son oncle. — Loth se sépara bientôt de son oncle, à la suite d'une querelle survenue entre leurs bergers, et il s'établit à Sodome, grande et importante ville du pays. Il y fut un jour fait prisonnier par un prince étranger qui s'empara de la ville; mais Abraham, qui était fort courageux, arma ses serviteurs et vint le délivrer.

Destruction de Sodome. — De retour à Sodome, Loth fut témoin, peu de temps après, d'une terrible catastrophe à laquelle il échappa. Sodome et quatre autres villes situées à peu de distance furent détruites par une éruption volcanique. *Dieu,* dit la Bible, *fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe, du soufre et du feu du haut du ciel et bouleversa ces villes* (1). Il

(1) GENÈSE, 19, 24. Voir plus haut ch. Ier, p. 10.

reste aujourd'hui encore d'effrayantes traces de ce malheur. A la place des campagnes fertiles qui entouraient Sodome, il n'y a plus, depuis sa ruine, qu'un lac chargé de bitume, dont les exhalaisons sont malfaisantes. On le nomme lac Asphaltite ou mer Morte.

Ismaël et Isaac. — Abraham, à qui rien ne manquait que le bonheur d'être père, était déjà arrivé à un âge assez avancé sans avoir eu d'enfants ; ce fut alors que, selon l'habitude des temps anciens, il se décida à épouser Agar, sa servante, qui lui donna un fils nommé *Ismaël,* ce qui signifie : *Dieu m'a exaucé;* et quelques années après, Sara ellemême eut un fils qu'elle appela *Isaac,* c'est-à-dire : *Dieu m'a donné un sujet de joie.*

Agar ne sut pas vivre en bon accord avec Sara et, dans la suite, Ismaël se conduisit sans bonté avec son jeune frère. Ils durent donc quitter Abraham et se retirèrent dans les déserts voisins de l'Égypte. Après y avoir beaucoup souffert, ils s'y établirent.

Plus tard, Ismaël, qui avait grandi, chercha sa subsistance et celle de sa mère dans la chasse où il devint fort habile : il se maria avec une Égyptienne, c'est de lui que sont descendus les Ismaélites.

CHAPITRE IV.

VERTUS ET RELIGION D'ABRAHAM.

Vénération qui entoure Abraham. — Sa dignité, sa bienfaisance. — Sa vocation religieuse. — Sacrifice d'Isaac. — Son mariage.

Vénération qui entoure Abraham. — Ce qui a rendu célèbre Abraham, ce n'est pas sa richesse, ce sont ses qualités, ses vertus, sa piété. Non seulement les Israélites, mais encore les Chrétiens qui ont adopté ses plus importantes croyances et les Arabes, qui sont, pour la plupart, descendus d'Ismaël, le regardent et le respectent comme leur patriarche, c'est-à-dire comme leur père et comme le fondateur de la véritable religion.

Sa dignité, sa bienfaisance. — Abraham mérite cette vénération universelle. Bon et conciliant, il laissa Loth, afin d'éviter toute querelle, se choisir pour habitation la meilleure province de tout le pays de Canaan. Fier et désintéressé, il ne voulut pas, après sa victoire, que le roi de Sodome lui payât le service qu'il lui avait rendu, en sauvant Loth, de délivrer sa capitale; simple, charitable et hospitalier, il recevait les étrangers avec empressement, les priait d'accepter un peu de nourriture à sa table et quelques heures de repos sous sa tente.

Sa vocation religieuse. — Mais ce qu'il

y a de plus grand en Abraham, c'est la pensée religieuse qui remplit sa vie Doué d'une haute intelligence, il repoussa le culte idolâtre de son père Tharé, et après avoir cherché le Dieu dont il soupçonnait l'existence, il arriva à le reconnaître et à l'adorer comme Créateur unique du ciel et de la terre. C'est ainsi que Dieu se révéla à lui ; c'est là sa vocation religieuse, et dès lors, à chaque circonstance, il rend un culte ouvert et public à l'Être suprême qu'il adore. C'est à cet Être seul qu'il adresse ses prières, non-seulement pour lui-même, mais encore pour tous ceux qui souffrent, et même pour ceux qui font le mal. L'Écriture sainte nous le montre essayant de fléchir la justice divine et de disputer, par de touchantes supplications, les habitants de Sodome au sort terrible qui les attendait.

Sacrifice d'Isaac. — C'est sous l'empire de cette pensée religieuse qu'il se soumit, déjà avancé en âge, à la circoncision et qu'il se crut, un peu plus tard, obligé, selon l'usage de ce temps, d'offrir en holocauste à son Dieu son fils Isaac, cet enfant chéri de sa vieillesse. Mais le vrai Dieu ne pouvait accepter une telle victime. Un messager de l'Éternel, dit la Bible, vint défendre à Abraham d'accomplir son projet et dès lors ses descendants eurent en Isaac un témoignage solennel que Dieu ne permettait point les sacrifices humains.

La famille d'Abraham. — Abraham, ainsi pénétré de sa foi en l'Être suprême, savait gagner à ses idées religieuses tous ceux qui l'entouraient ; comme lui, sa famille et ses serviteurs, voyaient et adoraient partout la Puissance et la Bonté divines. Loth était pieux, charitable et hospitalier ; Sara privée

d'enfant accepte sa situation avec patience ; devenue mère, c'est à Dieu qu'elle adresse ses remercîments. Agar, quoique étrangère, s'humilie devant Sara pour obéir à Dieu, et lorsque expulsée pour la deuxième fois des tentes d'Abraham, elle est sur le point de mourir de soif dans le désert avec son fils Ismaël, elle élève la voix, elle pleure et elle sent que Dieu exauce ses larmes qui renferment la plus ardente des prières.

Mariage d'Isaac. — La conduite d'Eliéser, intendant d'Abraham, est une preuve de plus que la religion du maître avait profondément pénétré dans l'âme des serviteurs. Chargé d'aller chercher une épouse pour Isaac, son jeune maître, Éliéser fait à Abraham avant de partir le serment solennel, au nom de Dieu, qu'il remplira fidèlement sa mission. En arrivant, il prie pour demander au ciel son assistance et quand il se voit exaucé, il se prosterne et adore le Dieu de son maître, qui l'a conduit dans la maison du frère d'Abraham. Béthuel et son fils Laban, quoique à demi idolâtres, avaient cependant conservé un souvenir du vrai Dieu ; ils répondent à la demande d'Éliéser : « La chose vient de Dieu, voici Rebecca, qu'elle soit la femme du fils de ton maître, car Dieu a parlé. »

Ainsi, un Dieu unique, créateur de l'univers, juge des hommes, père de toutes les familles du monde, leur prescrivant à toutes la charité et la justice, la vertu, voilà la religion d'Abraham ; et c'est parce que ce grand patriarche l'a mise en pratique qu'il est devenu, selon une parole de la Bible, « une bénédiction pour tous les peuples de la terre. »

CHAPITRE V.

ISAAC ET JACOB.

Ésaü et Jacob. — Joseph vendu par ses frères. — Les douze tribus d'Israël.

Ésaü et Jacob. — Isaac, marié à sa cousine Rebecca, bonne et vertueuse jeune fille, continua à vivre avec Abraham, après la mort duquel il fut le chef de la Famille hébraïque.

Restés pendant vingt années sans enfants, Isaac et Rebecca, pleins de confiance en Dieu comme Abraham et Sara, virent enfin leurs vœux exaucés. Ils eurent deux fils, Ésaü et Jacob, qui devenus grands, montrèrent un caractère bien opposé. Ésaü, habitué à la vie agitée et périlleuse du chasseur, finit par quitter ses parents.

Jacob préféra l'existence plus tranquille des bergers, chez son père d'abord et ensuite chez son oncle Laban, auprès duquel il s'était réfugié pour échapper à la colère d'Ésaü, envers qui il avait eu des torts et dont il demånda et obtint plus tard le pardon. Il se maria et devint le père d'une fille, Dina, et de douze fils, Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Nephtali, Gad, Asser, Issachar, Zabulon, Joseph et Benjamin.

Joseph vendu par ses frères. — La vie de Jacob fut remplie d'infortunes après sa sépa-

ration d'avec Laban; sa fille Dina lui fut enlevée; Rachel, sa femme chérie, mourut à la naissance de Benjamin; Joseph, son fils préféré, fut vendu comme esclave par ses frères qui le haïssaient. Le pauvre père se résigna, en souffrant beaucoup, à accepter les douleurs dont la volonté de Dieu l'affligeait.

Mais la vie de Jacob se termina plus heureusement; il retrouva Joseph que son habileté dans l'interprétation des songes et ses talents avaient élevé à la dignité de premier ministre du roi d'Égypte. Joseph sut épargner à ce pays les horreurs d'une terrible famine et fut assez généreux pour pardonner à ses frères, après les avoir mis à l'épreuve, et pour les combler de bienfaits. « Ne vous affligez pas de m'avoir vendu, leur avait-il dit, en se faisant reconnaître à eux; c'est Dieu qui a voulu que je vinsse avant vous en Égypte, pour vous sauver de la famine. »

Les douze tribus d'Israël. — C'est ainsi que Jacob mourut, entouré de tous ses enfants réconciliés et bénis par lui; avant sa mort il avait adopté les deux fils de Joseph, Éphraïm et Manassé, qui sont devenus avec dix de leurs oncles, les chefs des douze tribus, ou grandes familles, dont se composa plus tard le Peuple hébreu.

Par sa soumission filiale, par ses habitudes de simplicité et de travail, par sa résignation dans le malheur, par sa fidélité à la religion d'Abraham et d'Isaac, Jacob est resté un patriarche digne de respect et de vénération. Dans une mystérieuse lutte qu'il soutint contre un inconnu, après avoir quitté Laban, il a reçu le beau nom D'ISRAEL, qui signifie *lutteur*

divin et qui est le symbole de ses malheurs et de son courage. Ce nom est devenu depuis celui de ses descendants auxquels il annonçait, comme à leur père, de bien terribles épreuves.

CHAPITRE VI.

LES ISRAÉLITES PERSÉCUTÉS.

Cruauté du roi d'Égypte. — Moïse sauvé des eaux. — Vocation de Moïse. Le Buisson ardent.

Cruauté du roi d'Égypte. — Les enfants d'Israël, établis en Égypte, dans la fertile province de Gessen, s'y multiplièrent beaucoup après la mort de Joseph et de ses frères. Comme ce n'était plus une famille, mais un peuple dont les habitudes et la religion étaient toutes particulières, on ne tarda pas à se méfier d'eux et à les craindre.

Le roi d'Égypte, qu'on appelait le Pharaon, oubliant les services rendus autrefois par Joseph, commença donc à persécuter les Israélites; il les soumit au travail le plus pénible; il ordonna enfin que leurs petits garçons nouveau-nés fussent jetés dans le Nil, grand fleuve qui traverse l'Égypte dans toute sa longueur.

Moïse sauvé des eaux. — Tout le monde obéit, excepté une mère israélite appelé Jocabed; c'était la femme d'un Hébreu, nommé Amram, qui était petit-fils de Lévi. Jocabed cacha son enfant pendant trois mois, au bout desquels elle l'exposa sur le Nil, dans un panier enduit de bitume.

La fille même du cruel Pharaon aperçut le panier

qui flottait ; elle l'envoya chercher et eut pitié du pauvre enfant, qu'elle rendit à sa mère, grâce à la présence d'esprit de sa jeune sœur Myriam ; plus tard elle le reprit, l'adopta et lui donna le nom de Moïse, c'est-à-dire, *sauvé des eaux*.

Vocation de Moïse. Le Buisson ardent. — Au milieu de la cour égyptienne où il était élevé, le jeune Moïse n'oublia ni ses parents, ni ses frères, les Israélites toujours malheureux, et il osa les défendre publiquement contre leurs persécuteurs; aussi fut-il obligé de prendre la fuite, pour échapper à la colère du roi. Il se retira dans le désert de Madian, où il fut accueilli chez un prêtre nommé Jéthro, dont il épousa la fille et dont il garda longtemps les troupeaux.

Dans cette vie paisible, Moïse ne cessa pas de songer aux souffrances de ses frères restés en Égypte et de penser au Dieu de ses ancêtres Abraham, Isaac et Jacob. Sa passion pour ses frères, son amour pour son Dieu allument dans son âme une sainte ardeur qui désormais ne s'éteindra plus. C'est ce dévouement sublime que la Bible représente par le buisson qui brûle sans se consumer ; au milieu du désert, Moïse, comme autrefois les pères de la Famille hébraïque, sent le Dieu d'Israël se manifester à sa conscience et lui ordonner de délivrer les Hébreux persécutés. C'est en vain que Moïse hésite, qu'il se méfie de lui-même et de ses frères, dégénérés par la servitude ; il vaincra tous les obstacles aidé par le Dieu éternel qui se nomme : « *Je suis Celui qui suis* », c'est-à-dire le Dieu de la justice, le Dieu de la charité, le Dieu protecteur des malheureux, le Dieu à qui appartient l'avenir.

Encouragé par ces saintes pensées, Moïse quitte le pays de Madian, se sépare de sa femme et de ses enfants, et secondé par Aaron, son frère aîné, il vient demander au Pharaon de rendre la liberté à ses frères, si injustement retenus en esclavage.

CHAPITRE VII.

SORTIE D'ÉGYPTE.

Les plaies d'Égypte. — La Pâque. — La mer Rouge.

Les plaies d'Égypte. — Les Israélites étaient trop utiles au roi d'Égypte pour qu'il consentît à les laisser partir; il reçut donc fort mal Moïse et Aaron et il fit doubler le travail de leurs malheureux frères. Moïse fut un instant découragé : « Seigneur, s'écria-t-il dans sa prière, pourquoi fais-tu donc souffrir ce peuple, pourquoi m'as-tu donc envoyé? » Mais il reprit bientôt toute son énergie et il commença contre le Pharaon, ses prêtres et ses ministres une longue et terrible lutte dont l'Égypte fut profondément troublée.

Plusieurs fois le roi donna et reprit la promesse de rendre la liberté aux Israélites; enfin il dut céder aux efforts de Moïse et aux instances de ses conseillers eux-mêmes, frappés de terreur par de nombreuses catastrophes qui avaient assailli le pays et dans lesquelles ils voyaient le *doigt de Dieu.* De tous ces fléaux, connus sous le nom de *plaies d'Égypte,* ce fut le plus terrible, le dernier, qui décida les Égyptiens à réclamer du roi le départ immédiat des Hébreux. « Pendant la nuit une main invisible porta la désolation dans toutes les familles des Égyptiens, en

frappant tous les premiers-nés des hommes et des animaux (1). »

La Pâque. — Les Israélites qui avaient un instant refusé d'écouter leur courageux libérateur, à cause de leur affreuse misère, étaient résolus aussi à quitter l'Égypte. Avertis depuis quelques jours, ils étaient prêts. Vers le soir du 14 du mois d'*Abib* (germinal), ils avaient sacrifié un agneau et marqué de son sang la porte extérieure de leurs maisons, « afin, dit » la Bible, que le destructeur des premiers-nés *pas-* » *sât* (Passach-Pâque), sans y entrer pour frapper. » Au moment fixé pour la délivrance, tous, revêtus d'habits de voyage, mangent la chair de l'*agneau pascal* avec des herbes amères, tristes symboles de leur long martyre.

Pressés par leurs persécuteurs effrayés, ils n'ont pas même le temps de laisser lever le pain qu'ils avaient préparé ; ils partent à la hâte et en masse, accompagnés par une grande quantité d'Égyptiens qui avaient adopté leurs idées religieuses. C'est depuis cette époque que « la nuit de Pâque consacrée » à l'Éternel, est restée pour les Hébreux, une solen- » nelle commémoration. »

La mer Rouge. — Pour guider les Israélites, un feu allumé pendant la nuit, une épaisse fumée pendant le jour, les précèdent sur leur route. Dans leurs poésies sacrées, c'est Dieu lui-même qui marche à leur tête, dans une colonne de flamme ou dans une colonne de nuée (2). Ainsi conduits, ils se dirigent vers le pays de Canaan, où avaient habité

(1) MUNCK, *Palestine*, p. 121.
(2) *Ibid.*, p. 122.

et où étaient ensevelis leurs pères Abraham, Isaac et Jacob. Le chemin le plus court était de monter vers le nord de l'Égypte, le long de la Méditerranée ; mais il fallait alors traverser le pays des Philistins, peuplade très-belliqueuse dont les attaques étaient fort à craindre. Pour tourner leur territoire, Moïse conduisit les Israélites dans la direction de la pointe occidentale de la mer Rouge.

Prévenu de cette marche, dont il ne savait pas le but, le roi d'Égypte voulut reprendre ses anciens esclaves ; il se mit à leur poursuite avec une armée et les atteignit sur le bord de la mer. Mais les Israélites voient, pendant la nuit, les eaux sur lesquelles soufflait un vent violent, leur offrir un passage ; pendant que la colonne de feu, placée à l'arrière-garde, maintient l'ennemi et lui dérobe leur marche. Vers le matin le roi veut les poursuivre, mais ce prince cruel, englouti dans les flots, périt avec ses soldats, près de Suez, à un endroit qui porte encore le nom de *Ayoun Mousa*, c'est-à-dire *sources de Moïse*.

Une si merveilleuse délivrance ne pouvait manquer d'inspirer des hymnes de reconnaissance, en l'honneur de l'Éternel. Moïse, les enfants et les femmes d'Israël chantèrent donc un cantique : « Je chante » l'Éternel, s'écrièrent-ils, car il a déployé sa force ; » chevaux et cavaliers, il a tout précipité dans la » mer. »

CHAPITRE VIII.

LES ISRAÉLITES DANS LE DÉSERT.

Conseils de Jéthro. — Le veau d'or. — Coré. — Ennemis des Hébreux. — Grandeur de Moïse. — Sa mort.

Il avait été bien difficile de faire sortir les Israélites du pays d'Égypte ; il le fut bien davantage encore de les gouverner dans le désert où ils étaient entrés.

Conseils de Jéthro. — Leur nombre était considérable ; Moïse ne suffisait pas, même en siégeant à son tribunal du matin jusqu'au soir, à juger leurs procès et leurs affaires ; il fut obligé, sur le conseil de Jéthro, son beau-père, de réclamer l'assistance des chefs du peuple. A une foule si grande, il arriva plusieurs fois de manquer de nourriture ou de se dégoûter de celle qui lui était donnée ; plusieurs fois aussi il éclata, dans le camp, des maladies pestilentielles qui firent beaucoup de victimes.

Le veau d'or. Coré. — A ces souffrances les Israélites ajoutaient des fautes d'une extrême gravité : infidèles un jour à la religion de leurs ancêtres et aux enseignements qu'ils recevaient sans cesse de Moïse, ils se firent fabriquer et ils adorèrent un veau d'or, image grossière de la divinité popu-

laire de l'Égypte ; indisciplinés et désobéissants, ils refusèrent d'entrer en Canaan, quand Moïse voulut les y introduire, et ils essayèrent, mais inutilement, d'y entrer sans lui et contre ses ordres ; ingrats et oublieux du long dévouement de leur grand libérateur, ils osèrent, excités par le lévite Coré, jaloux de sa gloire, se révolter contre lui et une fois même ils menacèrent ses jours.

Ennemis des Hébreux. — Ce ne fut pas tout : les Israélites avaient été, dans les premiers temps après la sortie d'Égypte, attaqués par un peuple cananéen qui les craignait et voulait les détruire. Les Amalécites s'étaient jetés sur eux à l'improviste. Josué, disciple de Moïse, les avait vaincus, pendant que, sur une montagne voisine, son maître, les mains levées vers le ciel, priait pour son peuple. Plus tard les rois cananéens d'Arad, d'Émori et de Bassan vinrent en armes s'opposer au passage des Hébreux, et Balac, roi du pays de Moab, essaya par les conseils d'un faux prophète, nommé Balaam, de les faire tomber dans un piége, en les attirant au culte de Baalphégor, son dieu (1).

Grandeur de Moïse. — Mais Moïse réussit, avec l'aide de Dieu, et sans autre secours ici-bas que son frère Aaron, Josué et les chefs du peuple, à triompher de toutes les difficultés. Il dirigea, nourrit, encouragea les Israélites ; il brisa leur veau d'or avec mépris, fit construire un sanctuaire, sorte de temple où le vrai Dieu était seul adoré et donna à son peuple des lois religieuses, morales, civiles, agricoles, pour le présent et l'avenir. Tous les ennemis

(1) Voir chap. IX, p. 35.

furent vaincus et une partie de leur territoire fut conquise et partagée entre quelques tribus.

Pour exprimer la patience, l'activité, la sagesse et l'intelligence surhumaines de Moïse, l'Écriture sainte nous montre Dieu faisant à sa prière tomber du ciel la manne, pour servir de pain aux Hébreux, et sortir des rochers des torrents d'eau pour les désaltérer; elle nous fait voir la terre s'ouvrant à ses ordres pour engloutir les fauteurs de désordres. Grâce à lui, les plus terribles fléaux sont arrêtés dans leur marche mortelle, et les malédictions des ennemis sont changées en bénédictions fécondes.

Mort de Moïse. — C'est ainsi que le grand libérateur d'Israël accomplit sa mission. Au bout de quarante années d'efforts constants, après avoir vu commencer l'établissement des Hébreux et désigné Josué comme son successeur, il bénit solennellement le peuple qu'il avait formé ; puis il monta sur le mont Nébo, d'où il contempla le pays de Canaan où il ne lui était pas donné d'entrer, et voulant, par une dernière pensée de sage prévoyance, prévenir envers lui-même toute superstition idolâtre, il laissa ignorer son tombeau. « Mais dans ses actes, dans ses » lois, dans sa doctrine, il s'est posé un monument » éternel, qui durera autant que le monde (1). »

(1) *Palestine*, 132.

CHAPITRE IX.

RELIGIONS CONTEMPORAINES DE MOISE.

Cultes anciens : Inde. — Égypte. — Canaan. — Horribles superstitions. — Dépravation universelle.

Les cultes anciens et le culte hébreu. — Il serait impossible de bien comprendre la grandeur de l'œuvre accomplie par Moïse et la suite de l'histoire des Israélites, sans avoir une idée sommaire des religions anciennes, contre lesquelles ils ont eu à lutter et sans connaître les plus importantes lois, que pour y résister, ils ont reçues de leur immortel législateur.

L'Inde. — Parmi les cultes contemporains des Hébreux, celui de l'Inde, celui de l'Égypte et celui des Cananéens paraissent les plus importants et les plus dignes d'attention. Les Indiens adoraient la nature. *Brahma*, comme dieu créateur, était la divinité supérieure; réuni à *Vichnou*, dieu conservateur et à *Siva*, dieu destructeur et transformateur, Brahma formait un dieu triple, une *Trinité divine*. Les Indiens racontaient que Vichnou était descendu sur la terre, qu'il s'était fait homme et qu'il avait lutté pour délivrer les justes.

D'après leur croyance, les hommes, après leur mort, recommencent comme plante, comme animal,

ou sous une autre forme humaine, une vie nouvelle plus ou moins heureuse que la précédente, selon que leur conduite a été plus ou moins méritoire; c'est ce qu'on appelle la métempsycose.

La société était divisée en un certain nombre de castes ou de classes auxquelles il était interdit absolument de s'unir par le mariage. Il y en avait trois qui étaient supérieures aux autres; la première et la plus puissante était celle des prêtres qui se disaient émanés de la tête de Brahma; les deux autres, inégales aussi, étaient celle des guerriers sortis des bras du dieu et celle des artisans sortis de ses pieds.

L'Égypte. — Quelques-unes de ces croyances indiennes se retrouvent, mais avec des modifications, chez les Égyptiens, parmi lesquels les Hébreux vécurent longtemps; la Trinité s'y rencontre sous la forme d'une famille divine : *Le Dieu-Père* ou *Osiris, le Dieu-Fils* ou *Horus* et *la Déesse-Mère* ou *Isis*. Ces trois personnes divines étaient représentées en Égypte par des animaux dont le plus respecté était le bœuf Apis, objet d'un culte très-populaire.

Les Égyptiens croyaient à une autre vie, comme les Indiens; comme eux aussi, ils étaient divisés en castes et donnaient aux prêtres de grands priviléges; comme dans l'Inde, enfin, les prêtres d'Égypte avaient seuls le droit de connaître les doctrines sacrées et de lire dans les livres saints, dont les enseignements étaient mystérieusement gardés. Le peuple était soigneusement maintenu dans l'ignorance.

Danger des cultes cananéens. — La religion de l'Inde n'avait pu avoir directement d'influence fâcheuse sur les Hébreux qui ne la connaissaient pas et le souvenir de celle des Égyptiens

devait nécessairement s'affaiblir par le temps et par l'éloignement. Il n'en pouvait pas être ainsi de la religion des Cananéens; c'est dans leur pays même que les Hébreux allaient habiter, c'est avec eux qu'ils allaient inévitablement être mis en contact et c'est de leur profonde immoralité qu'ils devaient être surtout préservés. Voilà pourquoi le législateur israélite dut ordonner les plus sévères et parfois les plus rigoureuses précautions.

Baal, Dagon, Moloch. — Les Cananéens adoraient aussi la nature; les astres étaient leurs divinités préférées. *Baal* ou le soleil, *Astarté* ou la lune, appelée aussi la *Reine du ciel*, étaient les plus populaires. Les Philistins adoraient *Dagon* dont la statue était moitié homme, moitié poisson. Les serpents, les insectes, les animaux malfaisants du désert avaient aussi leur culte. *Moloch,* affreuse divinité des Ammonites, était honoré par le meurtre des petits enfants qu'on faisait brûler vifs dans un immense brasier, allumé aux pieds du dieu. Les prêtres se faisaient parfois à eux-mêmes des incisions qui faisaient couler leur sang à flot.

Horribles superstitions. — D'un tel culte il résultait nécessairement les actes les plus déraisonnables et des superstitions sans nombre. On ne faisait rien sans consulter ou les mouvements des serpents, ou la forme des nuages, ou les tressaillements des entrailles des victimes qu'on sacrifiait, ou enfin sans demander l'avis d'hommes et de femmes hypocrites et méprisables qui prétendaient avoir la puissance d'interroger les morts et de les faire sortir de leurs tombeaux.

Mépris des devoirs de famille. — Le

désordre des mœurs était horrible et s'accomplissait au nom de la religion. Les règles les plus simples de la probité étaient absolument méconnues; la vie humaine n'était tenue pour rien; pour le moindre caprice, on s'en faisait un jeu; on ne respectait aucun devoir de la famille; les femmes étaient considérées comme des êtres vils.

Dépravation universelle. — En somme, les religions contemporaines de Moïse mettaient l'homme au-dessous de la nature qui était regardée par elles comme la divinité suprême; elles instituaient dans la société le pouvoir injuste des prêtres et séparaient les hommes en castes ennemies les unes des autres; cachant aux peuples la vérité, elles les maintenaient dans une immoralité qui grandissait sans cesse, « qui dégradait l'homme et lui faisait perdre sa dignité et son indépendance (1). »

(1) *Palestine*, p. 94.

CHAPITRE X.

LÉGISLATION DE MOISE. LOIS RELIGIEUSES.

Base de la religion mosaïque. — Dieu et ses attributs. — Culte : Jours consacrés. — Décalogue. — Prêtres et Prophètes.

Base de la religion mosaïque. — A côté de ces croyances fondées sur l'erreur et de ces sociétés qui avaient pour base l'injustice, la législation de Moïse apportait les croyances les plus simples, un culte sans mystères et une morale dont la règle suprême est la justice absolue. On peut diviser cette législation en deux parties principales : 1° *les lois religieuses*, c'est-à-dire celles qui ont rapport à Dieu et au culte qui lui était rendu ; 2° *les lois morales*, c'est-à-dire celles qui indiquent les devoirs que l'homme doit remplir envers son prochain et envers lui-même.

Dieu et ses attributs. — Les lois religieuses de Moïse expriment, avec une inspiration plus haute et plus complète, les idées traditionnelles des patriarches ; elles commandent la reconnaissance du Dieu adoré par Abraham, Isaac et Jacob, c'est-à-dire du Dieu qui a créé le ciel et la terre et qui est la Providence suprême de l'Univers.

Éternité. Spiritualité. — A cette idée de

toute-puissance, léguée par les anciens, Moïse ajoute celle d'éternité, d'infinité. *Je suis celui qui suis*, dit le Seigneur, c'est-à-dire celui qui existe vraiment, en tout temps et en tout lieu, qui voit tout et connaît tout, jusqu'aux plus secrètes pensées de l'homme. Un tel Dieu est nécessairement incorporel; aussi la Bible rappelle-t-elle souvent aux Hébreux qu'aucune forme matérielle de Dieu ne leur est jamais apparue et défend-elle sévèrement de le représenter sous aucune image.

Unité de Dieu. — Comme les traditions patriarcales, la loi de Moïse conserve le principe de l'Unité divine; mais elle donne à cette grande vérité sa dernière et sa plus sublime expression : ÉCOUTE, ISRAEL, L'ÉTERNEL, NOTRE DIEU, L'ÉTERNEL EST UNIQUE; paroles saintes qui sont devenues la profession de foi et la prière des Israélites. Devant un tel principe, le polythéisme et l'idolâtrie devaient tôt ou tard disparaître. L'Éternel est un *Dieu jaloux,* dit la Bible dans son langage figuré, c'est-à-dire un Dieu qui ne peut souffrir à côté de lui le règne du mensonge et de l'erreur.

Justice et bonté de Dieu. — Comme les patriarches enfin la loi de Moïse enseigne que Dieu est le juge universel des hommes, qu'il les punit ou les récompense, selon leurs œuvres, avec une grande justice et une grande bonté, comme le ferait un père; le Dieu de la Bible n'est pas un Dieu de vengeance et de caprice, mais un Dieu de raison, d'équité et d'amour.

Culte. — Les lois religieuses de Moïse prescrivent de rendre à Dieu un culte, c'est-à-dire d'accomplir certains actes qui doivent faire penser à Dieu et

à ses bienfaits sans nombre; mais elles défendent sévèrement d'être superstitieux, c'est-à-dire d'avoir des idées fausses sur Dieu, par exemple de le croire injuste et capricieux, ou bien de reconnaître d'autre puissance que la sienne, ou bien encore d'adorer les hommes et les êtres de la nature, en un mot, elles défendent d'accomplir des actes contraires à la raison et à la religion elle-même.

Jours consacrés. — Les principaux actes recommandés comme culte étaient la prière et le repos à certains jours consacrés; on célébrait particulièrement le *septième jour* de la semaine, les trois fêtes de *Pâque*, de *Pentecôte* et des *Tentes*, le *jour du Souvenir* et celui du *Pardon*. Le septième jour rappelait la création du monde et de l'homme (1); les trois fêtes rappelaient la bonté divine qui accorde à l'homme les moissons et les récoltes, et aussi la sortie d'Égypte et le séjour des Hébreux dans le désert; enfin les deux derniers jours signifiaient que c'est une nécessité pour l'homme de songer à ses fautes et de réparer le mal qu'il peut avoir commis.

Décalogue. — De toutes ces lois, la partie la plus importante, appelée le Décalogue ou *les dix commandements*, fut donnée aux Israélites sur le mont Horeb ou Sinaï, situé dans la presqu'île Arabique. Le Décalogue ordonne : 1° de reconnaître Dieu; 2° de n'adorer que lui seul et de ne le représenter sous aucune image; 3° de ne pas se servir en vain de son nom; 4° de travailler six jours et de se reposer le septième; 5° de respecter ses parents; 6° de ne pas attenter à la vie de son prochain; 7° de ne pas violer

(1) Voyez chap. Ier.

la loi du mariage ; 8º de ne pas attenter à la propriété d'autrui ; 9º de ne jamais mentir ; 10º de chasser du cœur les mauvais désirs, tels que la jalousie et l'envie.

Base de toutes les législations humaines, le Décalogue posait devant les Hébreux les principes premiers sans lesquels aucune société ne peut subsister ; il est la plus haute, la plus pure, la plus sainte expression de la vérité. Aussi la Bible, dans son langage poétique, donne-t-elle de sa promulgation une description sublime : Israël tout entier est assemblé aux pieds du Sinaï ; Moïse seul en gravit la cime. Au milieu du tonnerre et des éclairs, au sein d'une épaisse nuée, il parle et la Divinité répond ; elle descend sur la montagne sacrée, prononce les dix paroles éternelles, et donne ensuite deux tables de pierre où elles sont écrites de son doigt divin. « Héritage de l'assemblée de Jacob, » ces dix paroles appartiennent désormais à l'Humanité.

Prêtres et Prophètes. — L'enseignement de la loi religieuse, la garde et le soin du sanctuaire, qui fut d'abord une simple tente, et plus tard un magnifique temple, où le culte de Dieu était célébré, avait été confié plus particulièrement aux Lévites, descendants de Lévi, fils de Jacob, et aux Prêtres, issus d'Aaron, frère de Moïse. Les Lévites et les Prêtres avaient de grands devoirs à accomplir ; mais ils n'étaient pour cela supérieurs en rien aux autres Israélites ; ils n'étaient même pas chargés seuls de l'étude et de l'enseignement de la loi : tous avaient non-seulement le droit, mais le devoir de s'y livrer en tout temps.

Les parents étaient indispensablement obligés d'instruire eux-mêmes leurs enfants, et en dehors

de la famille, quiconque en avait le courage et la divine vocation pouvait se faire l'instituteur de ses frères. C'est ce qu'on appelait être *prophète*. Plus encore que les prêtres, les prophètes dont l'autorité morale était immense et qui sortaient de toutes les tribus sans distinction, étaient chargés de la mission d'instruire le Peuple israélite et investis du soin de défendre et de développer les grandes vérités de la Loi (1).

(1) Voir IIe partie, chap. IX.

CHAPITRE XI.

LÉGISLATION DE MOISE. LOIS MORALES.

Dignité humaine. — Sanctification du travail. — Probité. — Justice. — Amour du prochain. — Charité. — Vertus de la famille. — Résumé de la loi.

Dignité humaine. — La loi morale israélite apprend à l'homme le respect de soi-même, l'observation de la justice, l'amour d'autrui, la pratique de la charité, les vertus de la famille. Elle enseigne, toujours avec les patriarches, que l'homme est créé à l'image de Dieu ; que son âme, douée d'intelligence, connaît le bien et le mal et peut choisir en toute liberté, le parti qui lui convient le mieux ; elle commande « d'être saint comme Dieu, » c'est-à-dire d'éloigner de soi toute imperfection, tout défaut ; de n'être ni orgueilleux, ni envieux, ni vindicatif, ni rancunier, ni médisant, ni menteur, ni dissimulé.

Sanctification du travail. — Le trait le plus caractéristique de la doctrine mosaïque pour relever l'homme à ses propres yeux, c'est la sanctification du travail frappé d'une certaine indignité par les religions anciennes. Bien que la Bible dise à l'homme « qu'il doit manger son pain à la sueur de » son front, » le travail n'est pas regardé par elle comme une malédiction, mais comme la loi naturelle de l'humanité. Nous avons vu Adam travailler dans

son heureux séjour. Bien plus; il y a dans le travail quelque chose d'auguste et de divin. La Bible nous montre Dieu travaillant pendant les périodes de l'œuvre créatrice et chaque fois qu'elle recommande le repos du sabbat, elle ne manque pas d'ordonner l'activité qui doit le précéder (1).

Probité. Justice. — La morale israélite prescrit aussi la loyauté la plus grande; tout acte malhonnête doit inspirer une vive répulsion; c'est surtout dans le commerce que la fraude est condamnable et que la probité est un devoir. Moïse dit que » les mesures, les poids et les balances fausses sont des choses abominables devant Dieu. » La justice est obligatoire envers tous les hommes, israélites ou étrangers, esclaves ou hommes libres, amis ou ennemis, sans aucune distinction On ne peut faire de tort à personne.

Amour du prochain. — Moïse ne se contente pas d'ordonner la justice ; continuateur des patriarches si miséricordieux, il veut que tous les hommes s'aiment les uns les autres, parce qu'ils sont tous les créatures de Dieu et tous issus des mêmes parents, Adam et Ève. Ce précepte de l'amour des hommes est souvent répété par la loi israélite : « N'en- » durcissez pas votre cœur, dit-elle, ouvrez votre » main à votre frère indigent; prêtez-lui ce dont il a » besoin; n'affligez pas la veuve et l'orphelin ; ne ren- » dez pas à son maître l'esclave fugitif; aimez l'étran- » ger comme vous-mêmes » (2).

Charité israélite. — Les campagnes de-

(1) Voyez chap. Ier.
(2) LÉVITIQUE, 19, 34 et *passim*.

vaient être ouvertes afin que les pauvres eussent la facilité d'y entrer et d'y manger quelques fruits. Toujours, lors de la moisson, de la vendange et de la récolte, il y avait la part des malheureux. Les gens qu'on employait à son service devaient être traités avec douceur et bonté ; il fallait chaque soir leur payer leur journée, « car ils sont malheureux et leur vie en » dépend, » disait la loi ; et dans le cas où on avait une dette à réclamer aux pauvres, on ne pouvait les contraindre à payer en leur prenant leurs outils, leurs vêtements ou leurs meubles indispensables.

Il faut plus encore, pour observer complétement la loi mosaïque : ce n'est pas assez d'étendre à l'étranger l'amour du prochain et tous les bienfaits de la charité ; il faut encore faire du bien à ses ennemis politiques et privés. « Vous ne haïrez pas l'Égyptien, » dit la Bible, » car vous avez habité dans » son pays. » « Quand vous rencontrerez errants le » bœuf ou l'âne de votre ennemi, ramenez-les lui ; » si vous les voyez succomber sous leur charge, » aidez-lui à les relever. »

Bonté envers les animaux. — La charité israélite allait jusqu'à recommander toutes sortes d'égards pour les animaux. Il était bien défendu de les faire souffrir inutilement ; on ne devait pas en atteler deux d'inégale force au même chariot, ni museler le bœuf pendant qu'il foulait le grain ; enfin on devait les laisser en repos le septième jour.

Vertus de la famille. — Au premier rang des devoirs étaient les vertus de la famille. Le mariage est regardé comme une institution sacrée à laquelle l'homme et la femme sont appelés avec des droits égaux. Les deux époux sont considérés comme un

seul et même être (1), et le père et la mère sont regardés comme les représentants de Dieu sur la terre. Le Décalogue met au nombre des principes fondamentaux la sainteté des devoirs des époux, l'amour et la piété des enfants envers les auteurs de leurs jours.

C'est aux sentiments sacrés de la famille, très-puissants chez les Hébreux, que Moïse fait appel pour maintenir son peuple dans le bien. Il montre que « Dieu compte aux enfants l'iniquité des pères » jusqu'à la troisième et à la quatrième génération et » qu'il use de bonté jusqu'à la millième envers ceux » qui lui obéissent; » c'est-à-dire qu'une solidarité impossible à briser existe entre toutes les générations passées, présentes et futures; que, par conséquent, les suites des bonnes et des mauvaises actions se perpétuent à travers les siècles et que, pour assurer la prospérité de l'avenir, il faut, dans le présent, être fidèle à la vertu.

Résumé de la loi de Moïse. — Telles sont les principales lois religieuses et morales des Israélites; elles peuvent se résumer en deux mots: AIMER DIEU DE TOUT SON COEUR ET DE TOUTE SON AME ET AIMER SON PROCHAIN COMME SOI-MÊME.

(1) Voir chap. Ier, pag. 11.

DEUXIÈME PARTIE.

ADOPTION DES IDÉES JUIVES PAR LES HÉBREUX.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA PALESTINE.

Ses limites, ses montagnes, ses rivières, sa fertilité.

Ses limites. — La Palestine, dans laquelle les Israélites allaient entrer après la mort de Moïse, est appelée aussi *Pays de Canaan, Terre promise, Terre d'Israël, Terre sainte, Judée.* Elle est, comme nous l'avons dit, située sur le bord oriental de la Méditerranée, qui est sa limite à l'ouest; au nord, elle avait pour bornes le territoire de Tyr, la chaîne méridionale du mont Liban et la ville de Damas; à l'est, elle allait jusqu'au désert; au sud, elle s'étendait depuis la Mer morte, en suivant le torrent d'Égypte, jusqu'à la Méditerranée.

Montagnes. — La Palestine est un pays de montagnes; en voici les principaux sommets, qui font partie de la chaîne de l'Anti-Liban : dans une première branche, nommée Hermon, qui est située à

l'est du Jourdain, on remarque les monts de Bassan et de Giléad et le mont Nébo, où mourut Moïse. A l'ouest du Jourdain, une autre branche, que la Bible appelle pour le nord, montagnes d'Éphraïm et pour le sud, montagnes de Juda, comprend : le mont Thabor, où la prophétesse Déborah remporta une grande victoire; le mont Carmel, renommé pour sa grande fertilité; le mont Garisim, fameux plus tard par le temple que les Samaritains y bâtirent; le Gelboé, où se livra le combat dans lequel le roi Saül et ses fils furent tués; enfin, les monts Sion et Moria, compris dans l'enceinte de Jérusalem, étaient célèbres aussi, mais le dernier surtout, par le temple qui fut construit sur son sommet et par les souvenirs religieux que la piété du peuple y rattachait.

Rivières, cours d'eau. — Entre ces deux branches de montagnes coule le Jourdain, au milieu d'une vallée qui porte son nom. C'est le seul fleuve important du pays; il prend sa source au nord, dans la grotte de Paméas, traverse le lac de Mérom et celui de Kinéreth, nommé plus tard lac de Tibériade, reçoit deux petites rivières, le Jarmouk et le Jabok, et se jette dans la Mer morte. Cette mer, appelée aussi Lac asphaltite, était autrefois une riante vallée où se trouvaient les populeuses villes de Sodome et de Gomorrhe, qu'une catastrophe volcanique détruisit à l'époque d'Abraham.

Extrême fertilité. — La fertilité de la Palestine était très-grande; *le lait et le miel y coulaient*, dit la Bible dans son langage figuré. Le souvenir en dure encore aujourd'hui malgré les ruines qui la couvrent.

CHAPITRE II.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE DE LA PALESTINE.

Peuples voisins. — Anciens habitants du pays. — Établissement des douze tribus. — Divisions ultérieures.

Peuples voisins. — Tout autour de la Palestine se trouvaient des peuples qui sont célèbres : au nord étaient les Phéniciens, les plus grands commerçants de l'antiquité; leur capitale fut d'abord la ville de Sidon et plus tard celle de Tyr. Au nord-est, habitaient les Syriens, capitale Damas et au sud, se trouvaient les Moabites, les Madianites, les Iduméens, les Kénites et enfin les Amalécites qui furent presque toujours les ennemis des Israélites.

Anciens habitants du pays. — Les habitants primitifs du pays, renommés par leur taille gigantesque, avaient été subjugués en grande partie, vers l'époque d'Abraham, par les Cananéens qui, d'après certaines traditions historiques un peu vagues, avaient émigré des environs du golfe Persique, et par les Philistins ou Palestins, venus de l'île de Caphtor (Crète). Ce fut contre les premiers surtout que les Hébreux eurent à lutter.

Établissement des douze tribus. — Nous avons vu que quelques tribus israélites s'étaient établies du vivant de Moïse en deçà du Jourdain : c'étaient les descendants de Ruben, de Gad et une

partie de ceux de Manassé. Les autres passèrent de l'autre côté du fleuve. Ceux de Juda, dans le territoire desquels était enfermée la tribu de Siméon, occupaient tout le sud ; villes principales : Hébron, sépulture des patriarches, et Bethléhem, patrie de David. Puis venait Benjamin, sur la terre de qui était la ville de Jébus, dont David s'empara sur les Jébusites, peuple cananéen, et dont il fit Jérusalem, capitale du royaume.

A l'ouest de Benjamin était la tribu de Dan ; villes principales : Joppé ou Jaffa, port considérable sur la Méditerranée. Au nord de Dan et de Benjamin, s'étendait Éphraïm ; villes principales : Sichem, aujourd'hui Nablous, et Silo, résidence du tabernacle ; puis, au nord d'Éphraïm, étaient le reste de la tribu de Manassé et celle d'Issachar.

Asser était situé sur la côte, près du mont Carmel ; Zabulon avait son territoire entre le Thabor et le lac de Tibériade, et, sur les bords de ce lac, était Nephtali, à l'extrémité nord du pays.

Divisions ultérieures. — Partagée après la mort de Salomon en deux royaumes rivaux, celui d'Israël, capitale Sichem, puis Samarie, et celui de Juda, capitale Jérusalem, la Palestine fut sous les Machabées divisée en quatre provinces : à l'est du Jourdain la Pérée, et à l'ouest en commençant par le nord la Galilée, la Samarie et la Judée.

CHAPITRE III.

JOSUÉ OU LA CONQUÊTE DE CANAAN.

Passage du Jourdain. — Prise de Jéricho. — Défaites des Cananéens. — Partage du pays. — Mort de Josué.

Passage du Jourdain. Prise de Jéricho. — Après avoir, pendant un mois, pleuré la mort et porté le deuil de leur grand législateur, les Israélites se préparèrent à conquérir le pays de Canaan dont ils allaient faire leur patrie. C'était Josué qui marchait à leur tête; désigné par Moïse et élu par le peuple, il jouissait de la plus grande autorité.

Les Israélites étaient campés sur les bords du Jourdain, non loin de Jéricho, ville forte, qui défendait l'entrée de la Palestine. Le fleuve fut bientôt traversé; *il recula vers sa source,* disent poétiquement les chants nationaux des Hébreux, et, après la célébration solennelle de la Pâque, Jéricho fut emportée d'assaut; *ses murs tombèrent devant Israël*, disent les mêmes chants, pour exprimer la rapidité de la victoire; mais Aï, autre ville, située dans les environs, ne fut qu'après un léger échec, enlevée par surprise.

Défaites des Cananéens. — Effrayés de si rapides succès, les Cananéens du sud, à l'exception des Gabaonites, devenus au moyen d'une ruse les alliés des vainqueurs, organisèrent contre les

Hébreux une formidable ligue. Le roi de Jébus, Adonisédec, en était le chef. Josué accourt pendant la nuit, surprend l'ennemi, et, après une longue et pénible journée de combat, il le met en complète déroute. Un si grand succès ne pouvait manquer d'être célébré aussi par un chant national; la Bible nous a conservé celui que Josué composa et dans lequel « il présente poétiquement le soleil et » la lune comme s'étant arrêtés à son gré pour éclai- » rer le combat » (1). Cette victoire rend les Israélites maîtres de tout le sud de la Palestine, sauf le territoire des Philistins. Le nord restait encore à conquérir; une autre ligue cananéenne s'était formée pour le défendre. Josué remporta sur elle une aussi brillante et aussi rapide victoire que sur celle du midi.

Partage du pays. — Bien que la Palestine ne fut pas entièrement soumise, la conquête était déjà assez avancée pour qu'on songeât à l'établissement définitif des tribus. Avant le passage du Jourdain, celles de Ruben, de Gad et la première moitié de Manassé et, après la défaite d'Adonisédec, la seconde moitié de Manassé, Juda et Ephraïm avaient obtenu leur territoire. Le reste du pays fut partagé et tiré au sort entre les autres tribus.

Tribus d'en deçà du Jourdain. — Pendant que cette distribution s'accomplissait, les Israélites d'en deça du Jourdain qui avaient aidé jusqu'au dernier jour à la conquête, demandèrent l'autorisation de retourner dans leurs foyers. Josué la leur donna et les bénit en leur rendant témoignage qu'ils avaient fidèlement tenu leur promesse de combattre

(1) MUNK, p. 222. — Voir IIe partie, chap. X, p. 79.

avec leurs frères l'ennemi commun. Arrivées sur les bords du Jourdain, les tribus qui s'éloignaient de la masse du peuple, construisirent un autel destiné à prouver que malgré la barrière naturelle qui les séparait, les Israélites des deux rives ne formaient qu'une seule et même nation.

Mort de Josué. — Quand Josué se sentit sur le point de mourir, il convoqua le peuple à Sichem, sa résidence et lui fit jurer solennellement de rester attaché au vrai Dieu. Il mourut, après avoir gouverné vingt-cinq années, à l'âge de cent dix ans.

CHAPITRE IV.

LES JUGES D'ISRAËL.

Fautes des Israélites.—Othoniel, Ehod, Déborah. — Gédéon, Jephté, Samson. — Héli, Samuel. — Le peuple veut un roi.

Fautes des Israélites. — Josué n'avait pas désigné de successeur; il avait laissé aux chefs des tribus le soin de gouverner les Israélites et d'achever la conquête. Après sa mort, toutes les promesses de fidélité furent oubliées; les Hébreux firent la faute grave de s'allier avec les vaincus et d'adorer leurs faux dieux et peu à peu ils furent soumis par eux à une très-dure servitude. Ce fut leur oppression même qui les ramena à la religion de leurs ancêtres, et du milieu d'eux il s'éleva des héros, regardés comme des envoyés de Dieu, qui leur rendirent la liberté.

Othoniel, Ehod, Déborah. — Un très-vaillant guerrier de la tribu de Juda, *Othoniel,* les délivra de la tyrannie du roi de Mésopotamie et les gouverna ensuite en qualité de juge. *Ehod,* de la tribu de Benjamin, les arracha un peu plus tard à la domination du roi de Moab et *Déborah,* prophétesse et juge d'Israël, vainquit complétement les Cananéens. Comme Josué, elle composa un cantique pour célébrer sa victoire. Dans son inspiration, elle se chante elle-même, *elle, Déborah, la mère d'Israël;* elle

chante Barac, fils d'Abinoam, qui l'a aidée à remporter la victoire; elle chante les astres et les torrents qui ont combattu pour Israël et dans son exaltation patriotique, elle va jusqu'à célébrer le meurtre de Sisera, général ennemi, tué traîtreusement pendant son sommeil, par une femme kénite, nommée Jahel, qui lui avait offert l'hospitalité.

Gédéon, Abimélech. — Après la mort de cette femme extraordinaire, ce furent les Madianites qui soumirent les Hébreux. *Gédéon*, devenu le juge de ses frères, surprit et mit en déroute l'ennemi, et il fut assez désintéressé pour refuser la royauté qui lui avait été offerte en récompense de son succès. Mais Abimélech, son fils, s'en empara avec l'aide des habitants de Sichem et commença son règne par le meurtre de ses frères. Jotham, le seul qui échappa, vint reprocher leur ingratitude aux Sichemites, et leur raconta l'ingénieux apologue des arbres qui demandent un roi. Selon ses prédictions, en effet, la tyrannie et la cruauté d'Abimélech excitèrent au bout de trois ans une révolte dans laquelle ce prince périt, tué par une femme.

Jephté, Samson. — Un peu plus tard, *Jephté* de Galaad vainquit les Ammonites et dut ramener à l'obéissance la tribu d'Ephraïm révoltée contre lui. C'est Jephté qui, en demandant au ciel la victoire, fit le vœu téméraire « *d'offrir en holocauste* » *ce qui sortirait en premier lieu de sa maison pour* » *venir à sa rencontre;* » il paraît, mais ce n'est pas absolument certain, avoir accompli sur sa fille ce vœu impie condamné par la loi de Moïse. *Samson*, qui lui succéda, est renommé par sa force extraordinaire. Pendant vingt ans il fit, mais sans beaucoup de ré-

sultat, une guerre acharnée aux Philistins. Ses exploits ne font honneur ni à sa raison ni à sa sagesse. Tombé entre les mains de ses adversaires par la trahison de Dalila, sa femme, il eut les yeux crevés et fut obligé de tourner une meule. Ce n'est qu'après une longue captivité qu'il réussit, mais en se donnant la mort, à tirer vengeance de ses cruels ennemis.

Héli, Samuel. — Le grand prêtre *Héli* continua sans succès la lutte contre les Philistins. Ses deux fils, que le peuple détestait à cause de leurs violences, se firent battre par eux et périrent dans un combat où l'arche sainte fut prise par les vainqueurs; mais ils la renvoyèrent bientôt à la suite d'épidémies qui avaient frappé quelques-unes de leurs villes. *Samuel,* jeune lévite d'Ephrath, qui avait été élevé dans le sanctuaire, succéda à Héli comme juge; il imposa le respect aux Philistins, rétablit l'ordre par son intégrité, releva la dignité du culte et fonda pour les jeunes prophètes une école qui devait rendre d'immenses services à la religion d'Israël.

Le peuple veut un roi. — La conduite de ses fils qui l'aidaient dans ses fonctions de juge, mécontenta aussi le peuple qui demanda un roi. Samuel céda malgré lui à ce désir et fit choix d'un jeune benjaminite, nommé Saül. Cette élection, contestée d'abord par quelques hommes malintentionnés, fut bientôt reconnue par la nation entière, après une brillante victoire que remporta Saül devant la ville de Jabés-Galaad que les Ammonites assiégeaient et qu'il délivra, 1095.

CHAPITRE V.

LES TROIS PREMIERS ROIS, 1095.

Saül, ses guerres, sa folie, sa mort. — David, sa gloire, ses fautes. — Sagesse de Salomon ; décadence de ses derniers jours.

Saül ; ses guerres. — La royauté de Saül s'affermit par ses exploits militaires et par ceux de son fils Jonathan contre les Philistins et les Amalécites ; mais de graves dissentiments éclatèrent entre le roi et Samuel qui alors désigna secrètement le jeune David, fils d'Isaï, de Bethléhem, pour occuper le trône après Saül. Le talent musical de David le fit appeler à la cour du roi qui ignorait le choix du prophète et bientôt il s'y distingua par son courage. Vainqueur du géant Goliath et des Philistins, gendre du roi, ami intime de Jonathan, David devint dans la suite l'objet de la jalousie de Saül.

Folie du roi. — Ce malheureux prince était tombé depuis sa rupture avec Samuel dans une mélancolie profonde. *Il était troublé,* dit la Bible, *par un esprit mauvais, venu de l'Éternel,* c'est-à-dire qu'il était parfois saisi de véritables accès de fureur pendant lesquels il perdait la raison ; David fut contraint de fuir pour éviter la mort. Poursuivi presque sans relâche par son impitoyable ennemi,

il eut, plusieurs fois, l'occasion de se venger de lui, mais il refusa toujours d'attenter à la vie de celui qu'il considérait comme le roi élu de Dieu.

Mort de Saül. — Au bout de quelques années, Saül fut attaqué par les Philistins. Désespéré de ne recevoir, à cette occasion, aucune inspiration des prêtres de l'Éternel, dont il avait fait massacrer un grand nombre, pour avoir fourni du pain et des armes à David fugitif, il en vint, dans sa superstition, à consulter une pythonisse, sorte de devineresse, qu'il pria de rappeler sur la terre l'âme de Samuel, mort depuis un certain temps (1). La pythonisse, qui avait sans doute reconnu le roi, lui fit par son art mensonger apparaître une forme qu'il crut être celle du prophète et entendre une voix qui lui prédit sa défaite et sa mort prochaine. En effet, le lendemain, la bataille se livrait et Saül, après un combat de toute une journée, périt courageusement avec Jonathan, sur la montagne de Gelboé.

David; sa gloire. — David fut aussitôt reconnu roi par la tribu de Juda à laquelle il appartenait et Isboseth, fils de Saül, par le reste d'Israël. La guerre civile ne finit que par la mort de ce prince assassiné par ses propres serviteurs. Seul roi de tous les Hébreux, David conquit Jérusalem, restée au pouvoir des Jébusites, et dont il fit sa capitale, reprit aux Philistins toutes les villes israélites, soumit à un tribut les rois voisins et s'allia étroitement avec Hiram, roi de Tyr. Sa belle conduite dans les combats, sa générosité envers les descendants de Jonathan, le soin qu'il prit du culte, et sa condescendance

(1) Voy. Ire partie, chap. IX, p. 35.

envers les prophètes, assurèrent la prospérité de son règne.

Fautes de David. — Mais Davit commit dans la suite de graves fautes ; il causa volontairement la mort d'Uri, un de ses plus braves officiers dont il désirait épouser la femme, et, à son exemple, ses fils tombèrent dans de grands désordres. Absalon, le plus aimé de tous, meurtrier de son frère Amnon, se révolta contre son père qui fut obligé de prendre la fuite et, après la mort d'Absalon, défait et tué en combattant contre l'armée de David, Adonias, son frère cadet, osa aspirer ouvertement à la royauté. Mais le roi désigna Salomon, un autre de ses fils, et mourut bientôt après.

Sagesse de Salomon. — Salomon affermit son autorité par la mort d'Adonias et de Joab, général de son père, des entreprises desquels il se méfiait, et surtout par la sagesse remarquable avec laquelle il jugeait son peuple. Dès les premiers temps il se rendit très-populaire par la sagacité avec laquelle il sut, entre deux femmes qui se disputaient un enfant, reconnaître la véritable mère. Plus tard, la construction d'un temple colossal, de plusieurs palais splendides et de plusieurs villes, l'envoi de ses flottes avec celles des Phéniciens dans toutes les mers connues, portèrent partout sa réputation. Attirée par tant de gloire, une princesse étrangère, la reine de Saba, dans l'Arabie Heureuse, vint à Jérusalem pour lui apporter ses hommages.

Décadence de ses derniers jours. — Mais tous ces travaux et le luxe exagéré qui en résultait, imposèrent de lourdes charges aux Israélites ; les nombreux mariages du roi et enfin l'idolâtrie à

laquelle ses femmes le conduisirent, suscitèrent de grands mécontentements. Le roi, qui, vers la fin de sa vie, ne voulut pas écouter les conseils des prophètes, vit s'élever contre lui des adversaires qu'il ne réussit pas à punir, et il mourut sans gloire en laissant à Roboam, son fils et son successeur, une autorité fortement ébranlée, 975.

CHAPITRE VI.

LE SCHISME DES DIX TRIBUS, 975.

Roboam et Jéroboam. — Abiam et Asa en Juda; Nadab, Baasa et Éla en Israël. — Omri et Achab. — Josaphat. — Les deux Joram et les deux Ochosias.

Roboam ou la séparation politique. — Roboam, fils de Salomon, aggrava par son arrogance la situation de ses États. Malgré les sages conseils des plus anciens serviteurs de son père, il refusa, avec la plus grande dureté, à une assemblée nationale la diminution des impôts qui pesaient sur le peuple. Dix tribus se séparèrent de ce prince imprudent, qui resta roi de Juda et de Benjamin, tandis que le reste d'Israël, qui faisait schisme, nommait pour roi Jéroboam, officier insoumis de Salomon.

Jéroboam ou la séparation religieuse. — Divisés politiquement en deux royaumes, sous le nom de *Juda* et d'*Israël,* les Hébreux se divisèrent aussi religieusement. Ceux de Juda restèrent en général fidèles à la croyance de leurs pères, que la présence du sanctuaire et les enseignements des prophètes et des prêtres contribuèrent à entretenir parmi eux; mais, en Israël, où Jéroboam fit élever des veaux d'or, pour empêcher ses sujets de se rendre à Jérusalem, à l'époque des fêtes nationales, l'igno-

rance et l'idolâtrie régnèrent presque sans partage.

Abiam, roi de Juda. — Roboam, sans profiter de l'expérience qu'il avait faite, se livra aussi à l'idolâtrie et administra fort mal son royaume. Le roi d'Égypte, Sésac (1), put venir, sans rencontrer de résistance, piller ses États et enlever les trésors du sanctuaire. Mais son fils Abiam, plus habile et plus heureux, resta vainqueur de Jéroboam.

Asa en Juda; Nadab, Baasa et Éla en Israël. — Asa, fils d'Abiam, régna avec gloire pendant 41 ans; il fut vainqueur de Zérach, roi d'Éthiopie, qui avait envahi son royaume, et de Baasa, assassin et successeur de Nadab, deuxième roi d'Israël; Asa gouverna sagement ses États, pendant que la guerre civile désolait ceux d'Israël. Éla, fils de Baasa, succomba sous les coups de Zamri, qui se brûla lui-même dans le palais royal, après sept jours de règne.

Omri et Achab, rois d'Israël. — Le pieux roi Josaphat. — Deux concurrents, Tibni et Omri, se disputent alors pendant quatre ans le trône; Omri s'en empare à la mort de son adversaire et construit Samarie dont il fait la capitale d'Israël. Achab, son fils, allié de Josaphat, fils et successeur d'Asa, défit avec lui les Syriens et donna sa fille, Athalie, en mariage à Joram, prince de Juda. Malgré cette alliance qui devait avoir des suites très-malheureuses, Josaphat resta un pieux et sage roi, tandis qu'Achab, plus docile à l'influence de son épouse, la cruelle reine Jésabel, qu'aux bons conseils

(1) Sésonchis, 1er roi de la 22e dynastie.

du prophète Élie, fut presque toujours injuste et impie.

Les deux Joram et les deux Ochosias. — Après la mort de Josaphat et d'Achab, leur alliance fut maintenue par leurs fils, Joram, roi de Juda et Ochosias, roi d'Israël, également oublieux de leurs devoirs. Dans les deux royaumes on voyait l'immoralité et l'idolâtrie, et de tous côtés les Philistins, les Arabes, les Moabites étaient victorieux. A ces deux rois succédèrent, en Juda, Ochosias, fils du premier et Joram, frère du second. Mais presque au début de leur règne, ils furent tués, le même jour, par Jéhu, général israélite. Cette double mort laissa à la fois les deux trônes vacants, 884.

CHAPITRE VII.

LE SCHISME DES DIX TRIBUS, 884. (*Suite.*)

Athalie et Jéhu. — Joas et Amasias, rois de Juda; Joachas et Joas, rois d'Israël. — Jéroboam II en Israël; Osias et Jotham en Juda. — Rois assassins en Israël. — L'impie Achaz. — Fin du royaume israélite.

Athalie et Jéhu. — Le premier soin de Jéhu qui s'empara du royaume d'Israël, fut de faire périr tous les membres de la famille d'Achab, qui pouvaient lui disputer son autorité. En Juda, Athalie usurpa la royauté et, digne fille de Jésabel, elle ordonna la mort de tous les enfants d'Ochosias, qui pourtant étaient ses propres petits-fils.

Joas et Amasias, rois de Juda; Joachas et Joas, rois d'Israël. — Dans la suite, Jéhu poursuivit sévèrement l'idolâtrie et Athalie, au contraire, la favorisa avec ardeur. Après un règne odieux, cette princesse fut mise à mort; elle fut remplacée par le jeune Joas, fils d'Ochosias, qui avait été sauvé et élevé secrètement dans le temple par le grand prêtre Joïada. En Israël, Joachas succéda à Jéhu, son père.

L'histoire de Joas et de Joachas dans les deux royaumes ne fut qu'idolâtrie, crimes et défaites. Amasias, fils de Joas, roi de Juda, se fit battre hon-

teusement par le belliqueux Joas, roi d'Israël, qui prit Jérusalem et mit en déroute les Syriens.

Jéroboam II en Israël; Osias et Jotham en Juda. — Un instant, on vit dans les deux États l'ordre et la prospérité renaître sous le règne de Jéroboam II, fils de Joas, et sous le gouvernement d'Osias et de Jotham, fils et petit-fils d'Amasias; mais leurs successeurs précipitèrent les deux pays dans de nouveaux et plus terribles désastres.

Rois assassins en Israël. — L'impie Achaz. — Zacharie, fils de Jéroboam II, fut assassiné par Sellum qui ne régna qu'un mois. Menahem, meurtrier de Sellum, gouverna dix ans, mais son fils périt sous les coups de Phacée qui, victorieux d'Achaz et vaincu par le puissant Tiglat-Phalasar, roi d'Assyrie, fut à son tour assassiné par Osée. Achaz, fils de Jotham, fut le plus impie des rois de Juda; il releva le culte des idoles, consacra un de ses fils à Moloch et se fit battre par le roi d'Israël, des atteintes duquel il ne réussit à se sauver que par le secours de Tiglat et au prix des trésors du temple.

Fin du royaume israélite. — Le meurtre de Phacée fut le dernier qui souilla Israël. Salmanasar, successeur de Tiglat, profita de ces désordres pour ramener ses troupes dans le pays. Il assiégea et prit Samarie et emmena les Israélites des dix tribus en captivité dans son royaume.

Ainsi finit dans le meurtre et l'anarchie le royaume d'Israël si tristement commencé par le schisme et par l'idolâtrie, 721.

CHAPITRE VIII.

LES DERNIERS ROIS DE JUDA, 721.

Ezéchias ; sa prospérité. — Manassé et Amon. — Le pieux Josias. — Joachas et Joïachim. — Jéchonias et Sédécias. — Fin du royaume de Juda.

Ezéchias ; sa prospérité, 726. — Cinq ans avant la ruine du royaume d'Israël, un prince vertueux, Ezéchias, fils d'Achaz, était monté sur le trône de Juda. Les idoles furent renversées, le culte du vrai Dieu rétabli et le peuple de Juda convoqué à Jérusalem, avec les restes d'Israël, pour célébrer la Pâque. La bonne administration d'Ezéchias le mit en état de battre les Philistins et ensuite, docile aux inspirations du prophète Isaïe, il fit jouir son peuple de la paix.

Sennachérib, roi d'Assyrie, en guerre avec le roi d'Égypte, Séthon, vint mettre le siége devant Jérusalem ; mais il s'enfuit précipitamment après avoir vu presque toute son armée détruite en une nuit par la peste. Une grave maladie du roi, son alliance avec les Babyloniens malgré les conseils d'Isaïe, la naissance d'un héritier du trône, la fondation d'une académie littéraire, tels furent les derniers événements de ce règne presque constamment heureux.

Manassé ; le pieux Josias. — Manassé, fils d'Ezéchias, fut pendant quarante-cinq ans un des

plus mauvais rois de Juda; on dit que plus tard il revint à de meilleurs sentiments. Son fils Amon, qui imita ses crimes, fut assassiné au bout de deux ans. Josias, fils d'Amon, marcha sur les traces d'Ezéchias, poursuivit l'idolâtrie et réorganisa le culte d'après les prescriptions de la loi de Moïse, dont on retrouva un antique exemplaire dans le trésor du temple. Jérémie, le prophète, conseillait ce prince qui, après un règne prospère, périt à la bataille de Maggedo, gagnée par Néchao, roi d'Égypte.

Joachaz et Joïachim. — Joachaz, fils cadet de Josias, fut élu roi par le peuple; mais le vainqueur l'exila en Égypte et mit à sa place son frère aîné Joïachim. Idolâtre et cruel, Joïachim s'allia, malgré Jérémie, avec l'Égypte contre les Babyloniens, et il en fut puni par le pillage de Jérusalem; après quelques années, il osa se révolter ouvertement contre Nabuchodonosor, roi de Babylone et mourut presque aussitôt.

Jéchonias et Sédécias. — Son fils Jéchonias subit les conséquences de cette rébellion; Nabuchodonosor l'exila à Babylone avec 10,000 Juifs et le remplaça par Sédécias, qui, malgré l'expérience de ses prédécesseurs, voulut se soustraire à la domination babylonienne en s'appuyant sur l'Égypte. Nabuchodonosor revint aussitôt dans le pays et s'empara de Jérusalem après 18 mois d'un siége héroïque.

Fin du royaume de Juda. — La famille royale fut égorgée devant Sédécias qui eut ensuite les yeux crevés et fut envoyé, chargé de chaînes, à Babylone. Le temple fut pillé et brûlé, et la ville détruite de fond en comble. Le pays fut placé sous la direction d'un gouverneur israélite, nommé Guédalia, qui peu

après son installation fut traîtreusement assassiné. Cette mort causa la ruine complète du royaume de Juda. La Palestine resta occupée par un mélange de Samaritains, de Juifs et de Cananéens pour la plupart ignorants et idolâtres, 588.

Tel fut le royaume de Juda qui dura plus longtemps que celui d'Israël, parce que ses princes, en majeure partie, furent fidèles aux lois mosaïques ; comme son voisin il périt par la faute de ses rois, mais il devait bientôt revivre, grâce aux principes de morale et de religion dont l'immense majorité des Juifs était désormais pénétrée.

CHAPITRE IX.

LES PROPHÈTES.

Dévouement des prophètes. — Leur vraie mission. — Leur autorité. — Leur rôle politique. — Leur influence religieuse. — Leur action morale. — Charité universelle des prophètes. — Progrès des idées israélites.

Dévouement des prophètes. — Pendant les désordres qui avaient ruiné les deux royaumes, des hommes, doués d'une haute intelligence et d'un dévouement à toute épreuve, avaient lutté avec courage, pour prévenir les malheurs de leurs frères; ces hommes, qui appartenaient sans distinction à toutes les classes de la société israélite, c'étaient les *Prophètes* (1).

Leur vraie mission. — On se fait communément des prophètes une idée inexacte : on ne leur croit d'autre mission que de prédire l'avenir et de faire des miracles. L'histoire des Hébreux montre avec évidence que leur vraie mission était d'instruire le peuple et de le moraliser, c'est-à-dire de maintenir et de développer dans sa conscience les principes des patriarches et de Moïse.

(1) Voyez 1re partie, ch. X, p. 40.

Leur autorité. — Les prophètes tenaient leur autorité de la loi israélite elle-même : « *L'Éternel,* » avait dit Moïse, « *suscitera du milieu de* » *vous, d'entre vos frères, des prophètes comme moi;* » *vous leur obéirez* (1). Forts de leur amour pour le bien et de la divine inspiration dont ils se sentaient animés, les prophètes se considéraient et ils étaient acceptés par tous comme les *envoyés* de Dieu. Aussi occupent-ils une place immense dans la vie politique, religieuse et morale des Hébreux.

Leur rôle politique. — Les prophètes étaient les conseillers libres des rois; sous David, Salomon, Roboam et Jéroboam, nous voyons Gad, Nathan, Achias et Sémaïa prévoir le schisme, le diriger et en empêcher les suites sanglantes. Hanani, Jéhu et Michée blâment Asa de s'être allié avec les Syriens et Josaphat d'être devenu l'ami d'Achab. Isaïe s'efforce vers la fin du royaume d'Israël, de maintenir celui de Juda dans la plus stricte neutralité entre l'Égypte et les Assyriens; tandis que Jérémie, en d'autres circonstances, conseille la soumission à Babylone, victorieuse de l'Égypte et prévoit la captivité qu'il essaye vainement de prévenir.

Leur influence religieuse. — Malgré ce rôle politique important, les prophètes étaient plutôt des orateurs religieux et des prédicateurs de morale que des hommes d'État. Nous les voyons surveiller le culte, le préserver contre les empiètements des rois, contre l'avidité des prêtres et contre les superstitions du peuple. C'est par les inspirations de Gad et de Nathan, que David organise la musique

(1) DEUTÉRONOME, ch. 18, v. 15.

sacrée et que Salomon construit le temple. Samuel, Isaïe, Jérémie mettent l'obéissance à Dieu et la pureté du cœur bien au-dessus des sacrifices; Élie, seul contre 400 prêtres de Baal, Élisée, au milieu des plus grands désordres, combattent l'idolâtrie avec une énergie indomptable. Tous s'accordent à ne considérer le culte que comme un moyen d'arriver à la sanctification de l'âme.

Leur action morale. — Censeurs sévères des mœurs publiques, les prophètes n'hésitaient pas à blâmer l'immoralité des princes, l'exagération du luxe, l'ambition immodérée des riches et l'oppression des classes pauvres. Ainsi Nathan oblige David à se repentir de sa conduite coupable ; on connaît bien le touchant apologue de la brebis du pauvre enlevée par le riche envieux. Achab et Jésabel sont, de la part d'Élie, l'objet des plus terribles malédictions pour le meurtre juridique de Naboth. Isaïe reproche aux propriétaires leur avidité sans bornes ; Jérémie prédit de grands malheurs politiques à Sédécias en punition de l'asservissement illégal des esclaves hébreux.

Charité universelle des prophètes. — Mais pleins d'aménité et de douceur envers les faibles, les malheureux, les veuves et les orphelins, dont ils prennent hautement la défense ; pleins de bonté et de mansuétude envers les étrangers et même envers les ennemis, les prophètes placent au-dessus de tout la pratique de la justice et de la charité, LA CONNAISSANCE DE DIEU et L'AMOUR DU PROCHAIN. Ils annoncent aux Hébreux et à l'humanité entière que par l'exercice de ces vertus, il viendra un temps de bonheur et de paix, l'ÈRE MESSIANIQUE, où tous les

hommes réconciliés se traiteront avec des sentiments de concorde, de bienveillance et de fraternité.

Progrès des idées israélites. — Grâce à l'action courageuse, énergique et persévérante des prophètes, grâce à leurs enseignements élevés, nous voyons les idées morales et dogmatiques des patriarches et de Moïse pénétrer profondément dans la conscience des Israélites; plus tard nous les verrons se répandre en dehors de la Palestine et devenir la foi religieuse de l'humanité entière.

CHAPITRE X.

LITTÉRATURE SACRÉE D'ISRAËL.

Livres historiques. — Livres poétiques. — Les Prophètes. — Importance de la littérature hébraïque.

Histoire et poésie. — C'est dans les livres sacrés des Hébreux que se trouvent recueillies l'histoire des patriarches, de Moïse et des prophètes, ainsi que les vérités saintes dont ils ont été les propagateurs. Ces livres sont ordinairement divisés en trois parties principales : 1° le *Pentateuque* ou la *Loi* (Thora); 2° les *Prophètes* (Nebiim); 3° les *Hagiographes* (Ketoubim). Mais il est plus simple de partager ces différents écrits en *livres historiques* et en *livres poétiques*, bien que dans les uns et dans les autres l'histoire et la poésie soient le plus souvent si intimement unies qu'il est impossible de les séparer complétement.

Livres historiques. Le Pentateuque. — Dans la littérature hébraïque, la première place appartient naturellement au *Pentateuque.* Le Pentateuque, appelé aussi les *Cinq livres de Moïse,* contient les récits sur les premiers temps du monde et l'histoire des patriarches (*Genèse*), la sortie d'Égypte et la promulgation du Décalogue (*Exode*), les lois cérémonielles et les attributions des prêtres et des lévites (*Lévitique*), les pérégrinations et les dénombrements des Hébreux dans le désert (*Nombres*) et il

se termine par une récapitulation des événements arrivés et des préceptes donnés pendant la vie de Moïse (*Deutéronome*).

Sublime épopée de l'origine d'Israël, le Pentateuque nous offre dans un style d'une admirable beauté le premier épanouissement et la plus solennelle affirmation des idées israélites. Rien n'est plus grandiose que la Parole créatrice produisant la lumière ; rien n'est plus touchant que la mort du vieux patriarche entouré de ses fils ; rien n'est plus majestueux que la promulgation du Sinaï ; rien n'est plus saisissant que la suprême bénédiction donnée par le législateur qui va mourir, au jeune peuple qui va entrer dans la vie.

Josué. Les Juges. Ruth. — Les autres livres historiques racontent la suite de l'histoire des Hébreux et de leurs croyances religieuses jusqu'après la construction du deuxième temple. Le livre de *Josué* est d'un style qui se rapproche parfois beaucoup de celui du Pentateuque ; celui des *Juges* tient plus de la poésie que de l'histoire ; c'est à l'époque des Juges que se rattache le livre de *Ruth*, gracieuse idylle qui raconte, avec une naïveté charmante, l'origine de la maison royale de David et montre comment la charité était pratiquée en Israël.

Samuel. Les Rois. Les Chroniques. — Les deux livres de *Samuel* et les deux livres des *Rois* sont étroitement liés par le sujet qu'ils traitent. Inspirés évidemment par un même esprit, écrits dans le même style, ils ont été réunis, non sans raison, sous un même titre, par la traduction des *Septante* (1).

(1) Voy. IIe partie, chap. II.

Les deux livres des *Chroniques* répètent les mêmes faits, mais avec moins d'ordre et de clarté; comme ceux de Samuel et des Rois, ils racontent, parfois avec quelques détails nouveaux, l'histoire israélite jusqu'à la captivité de Babylone.

Daniel. Ezra. Néhémie. Esther. — Le livre de *Daniel,* moitié chaldéen, moitié hébreu, rapporte les faits qui se sont passés pendant l'exil; les livres d'*Ezra* et de *Néhémie,* qui continuent ceux des Chroniques et le livre d'*Esther,* dans lequel se rencontrent beaucoup de termes persans, donnent le récit d'événements arrivés après le retour de la captivité.

Livres poétiques. Les Proverbes et l'Ecclésiaste. — Les Hébreux ont leur poésie didactique et leur poésie lyrique. Au premier genre appartiennent les *Proverbes* et l'*Ecclésiaste.* Ces deux écrits contiennent, à un point de vue et dans un style bien différents, des conseils et des maximes de morale. L'un se termine par un tableau remarquable des vertus de la femme ; l'autre, où se montre un certain découragement, énonce clairement le dogme de l'immortalité de l'âme.

Job. — C'est au genre didactique aussi qu'appartient le livre de *Job*, dont le but est d'enseigner qu'il est impossible de pénétrer complètement les desseins de la Divinité dans la conduite du monde et qu'il faut s'y résigner sans toujours les bien comprendre Pour développer son idée, l'auteur du livre de Job a composé un grand poëme, dans lequel sont discutées les destinées humaines et dépeintes magnifiquement les merveilles de la création. L'homme doit s'incliner avec soumission devant Celui qui en est le tout-puissant Auteur et le Directeur invisible.

Les Psaumes. Le Cantique. — Au premier rang des poésies lyriques des Hébreux, il faut placer, avec les chants de Moïse et de Déborah, les *Psaumes*, qui expriment, en un sublime langage, les plus grands sentiments religieux et les plus généreuses passions de l'humanité. A côté des élans d'un ardent patriotisme, de désirs de vengeance et d'aveux touchants de repentir, ils décrivent les beautés de l'univers, montrent Dieu adoré par tous les peuples, du levant au couchant, et donnant l'accès de sa résidence sainte à quiconque bannit la haine et la rancune de son âme et tient purs son cœur et ses mains. Le *Cantique des cantiques* semble une protestation contre la polygamie et les usages qu'elle autorisait; c'est le chant simple et naïf de deux jeunes fiancés qui s'aiment exclusivement et qui, réalisant la sainte parole de la Genèse, veulent ne former qu'un seul et même être.

Les Prophètes. — Les écrits des prophètes, où se trouvent aussi de nombreux détails historiques, tiennent à la fois du genre didactique et du genre lyrique. Poëtes et orateurs, les prophètes cherchent à moraliser leurs frères en employant tour à tour les exhortations les plus pathétiques et la plus mordante ironie. *Osée, Joël* et *Amos* stigmatisent l'idolâtrie et le désordre des mœurs; *Habacuc* décrit avec majesté la puissance de Dieu, qui s'exerce dans le gouvernement de l'humanité, et *Sophonie* se fait l'organe de l'éternelle justice « *qui va sévir contre Israël coupa-* » *ble : Le jour du Seigneur est proche; le sacrifice* » *est préparé; les invités sont prévenus.* » *Obadias* et *Nahum* prêchent pour les Iduméens et les Ninivites. Le livre de *Jonas* est une parabole qui montre

la miséricorde divine s'étendant sans distinction sur les idolâtres comme sur les Juifs. « *Eh quoi,* » dit l'Éternel au prophète, « *tu as pitié d'une plante que* » *tu n'as ni créée, ni cultivée, qui est née en une nuit* » *et a péri en une autre et moi, je n'aurais pas* » *pitié de la grande ville de Ninive et de ses nom-* » *breux habitants.* » *Michée* décrit avec élévation les temps à venir « *où la parole de Dieu sortira* » *de Jérusalem pour se répandre sur la terre; où les* » *épées et les lances seront transformées en serpes* » *et charrues, et où les peuples réconciliés n'ap-* » *prendront plus l'art terrible de la guerre.* »

Isaïe. — Le plus noble, le plus grand des voyants inspirés de Juda, *Isaïe,* trace avec plus d'éloquence encore que Michée le tableau de l'âge d'or de l'humanité dont il prévoit l'avénement futur. Dans ses apologues prophétiques, il fait voir « *le loup et l'agneau,* » *le bélier et le léopard, la génisse et le lion paissant* » *tous ensemble sous la conduite d'un jeune enfant* » *sans force. Le nourrisson joue avec la vipère de-* » *venue inoffensive; aucun mal n'est plus commis sur* » *la montagne sainte, sur la terre, remplie de la con-* » *naissance de Dieu comme l'océan est rempli de ses* » *flots;* » gracieuses images, consolantes espérances, dont aucune littérature n'a surpassé l'expressive beauté et dont l'histoire du monde est encore bien loin d'offrir la réalisation.

Jérémie. Les Lamentations. Ézéchiel. — Écrits dans un style moins élevé, les livres de Jérémie et d'Ézéchiel trahissent les circonstances où ont vécu leurs auteurs. *Jérémie,* pathétique et entraînant, prévoit et dépeint avec émotion la ruine de sa patrie; il voudrait « *que les mères n'apprissent*

» *plus à leurs filles que des chants de douleur et que » ses propres yeux fussent comme deux sources de » larmes pour pleurer les malheurs de son peuple.* » Ses *Lamentations* sont de touchantes élégies sur la destruction d'Israël. Prophète de la captivité, *Ézéchiel* semble cacher sa pensée sous les voiles les plus obscurs. Dans ses visions empreintes parfois d'une teinte babylonienne, le ciel s'ouvre, le trône de l'Éternel apparaît entouré d'êtres mystérieux, aux formes symboliques; le prophète décrit dans tous ses détails la restauration du sanctuaire détruit et montre l'Esprit divin ressuscitant le peuple d'Israël descendu au tombeau et lui rendant son antique splendeur.

Aggée. Zacharie. Malachie. — Au retour de l'exil, *Aggée* exhorte ses frères à rebâtir le temple : « Doivent-ils habiter tranquillement leurs » maisons et laisser en ruine celle du Seigneur? » leur demande-t-il dans une courte exhortation. *Zacharie* qui aime les visions et les apologues, montre aux Hébreux, comme symboles de l'avenir, « la » lumière du sanctuaire éclairant les oliviers de la » paix; » il promet que « le deuil et les jeûnes seront » changés en jours de fête par la pratique de la jus- » tice et de la charité; » il prédit « *le temps où » l'Éternel règnera sur toute la terre et où l'unité » de son nom sera reconnue par tous les peuples.* » Malachie enfin, le dernier des prophètes, trace le portrait du véritable prêtre du Seigneur, « *ange » céleste sur les lèvres duquel on vient chercher la » vérité, la science et la loi divine* » et il annonce le lever du soleil de la justice et de la réconciliation.

Importance de la littérature hébraïque. — Tels sont les livres sacrés d'Israël; ils offrent un intérêt considérable, à cause des idées religieuses et morales dont ils sont l'expression. Écrits « dans une des plus poétiques langues de la terre » (1), ils ont conservé les récits du passé dans toute leur vivante énergie. L'histoire revêt les plus riches couleurs du ciel de l'Orient; il semble que nous soyons les témoins des faits qu'elle raconte.

La poésie surtout s'élève à une immense hauteur; Les genres qu'elle préfère, c'est ou bien l'apologue et la parabole qu'elle emploie volontiers à exprimer les vérités les plus hautes, ou bien l'ode enthousiaste dont elle se sert pour décrire la création et célébrer son divin Auteur. Elle prend ses images et ses métaphores dans la nature que l'Hébreu contemple, mais qu'il n'adore pas; qui raconte la gloire de Dieu, mais qui est soumise à la puissance de l'homme. La poésie hébraïque est un entretien perpétuel entre le Créateur et l'Humanité, une permanente intervention de l'un dans les destinées de l'autre. Dans ses chants, le monde entier s'anime; les astres s'arrêtent ou s'obscurcissent; la terre tremble, ouvre son sein ou fait entendre ses plaintes; les montagnes s'abaissent, la mer s'enfuit, les fleuves remontent vers leur source, la foudre descend, les morts se réveillent au nom de Dieu et devant l'homme, sa créature souveraine.

En résumé, par son incomparable grandeur, par son admirable beauté, par la claire notion qu'elle

(1) HERDER, *Histoire de la poésie des Hébreux*, 1re partie, 1er dialogue.

révèle de l'Unité toute-puissante qui gouverne le monde, la littérature sacrée des Hébreux est devenue universelle ; elle a reçu des Juifs le nom d'*Écriture sainte* et pour l'Humanité elle restera *la Bible,* c'est-à-dire *le Livre par excellence.*

TROISIÈME PARTIE.

DIFFUSION DES IDÉES JUIVES DANS L'HUMANITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

DOMINATION BABYLONIENNE ET PERSANE, 588

Captivité de Babylone et édit de Cyrus. — Reconstruction du temple. — La reine Esther. — Ezra, Néhémie et les derniers prophètes. — Jaddus et Alexandre le Grand.

Captivité de Babylone. — Les Juifs transportés à Babylone furent bien traités par les vainqueurs ; ils pouvaient, régis par leurs anciens et leurs princes, acheter des terres et observer librement leur culte. Les prophètes, remplaçant les prêtres désormais sans fonctions, instruisaient le peuple et présidaient aux assemblées de prières. Quelques captifs israélites de distinction, parmi lesquels se trouvaient Daniel et ses trois compagnons Anania, Misaël et Azaria, jouissaient d'une grande influence à la cour. L'ancien roi, Jéchonias, mis en liberté, était comblé

d'honneurs par Evilmérodach, fils de Nabuchodonosor.

Édit de Cyrus. — Cependant l'empire assyrien faiblissait; sous le règne de Nabonède ou Baltasar, Babylone fut prise par les Perses et les Mèdes, et Cyrus, leur roi, fit un édit par lequel il autorisa les Hébreux à retourner dans leur patrie et à rebâtir leur temple, 536. Les Hébreux des dix tribus reçurent ce décret avec indifférence; mais ceux de Juda retournèrent au nombre d'environ 42,000 dans la Palestine, qui désormais s'appela de leur nom *Judée*.

Reconstruction du temple. — Zorobabel, arrière petit-fils du roi Jéchonias, les conduisait; ils s'établirent sur-le-champ, et l'année suivante ils posèrent les fondations du nouveau temple. Les travaux, retardés longtemps par les attaques et les intrigues des Samaritains idolâtres, dont on avait refusé le concours, ne furent repris et le temple ne fut inauguré que sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe, 516.

La reine Esther. — Sous Xerxès ou Assuérus, les Juifs, grâce à la reine Esther, jeune israélite appelée au trône, et grâce aussi à Mardochée, son oncle, échappèrent à la destruction qu'avait préparée pour eux le premier ministre, le cruel Aman. Le souvenir de cette délivrance est encore célébré de nos jours (14 *adar*, *Pourim*).

Ezra et Néhémie. — Artaxerxès Longue-Main permit au savant et pieux Ezra d'aller en Palestine avec une deuxième colonie de Juifs, et il autorisa son échanson, Néhémie, à rétablir les fortifications de Jérusalem. Ezra, à qui on attribue la réunion des écrits dont se compose la Bible, et Néhémie, qui gou-

verna le pays avec un désintéressement admirable, donnèrent au nouvel État juif quelque prospérité.

Les derniers prophètes. — Le culte fut réorganisé, la loi de Moïse étudiée avec soin et remise en vigueur malgré l'indifférence et la faiblesse des prêtres. Ezra et Néhémie, aidés par les prophètes Aggée, Zacharie et Malachie, triomphèrent de tous les obstacles. La Judée jouit d'une longue paix sous les règnes troublés de Xerxès II, Sogdien et Darius II Nothus.

Jaddus. Schisme samaritain. — Pendant le règne d'Artaxerxès II Mnémon, le grand prêtre Johanan tua dans le temple même son frère Josué, qui lui disputait le pontificat : crime sans exemple dans les annales d'Israël! Sous Jaddus, fils et successeur de Johanan, Manassé, frère du grand prêtre, exclu du pontificat pour avoir épousé une idolâtre, alla fonder le temple schismatique des Samaritains, et Alexandre le Grand, vainqueur de Darius Codoman, fit invasion en Palestine.

Alexandre le Grand. — Après la prise de Tyr, le conquérant marcha contre Jérusalem, qui seule était restée fidèle à son souverain malheureux; mais apaisé par Jaddus, il entra paisiblement dans la Ville sainte, y offrit des sacrifices et accorda aux Juifs de grandes faveurs, 332.

CHAPITRE II.

DOMINATION GRECQUE, 332.

Les Ptolémées. — Simon le Juste. — Traduction des Septante. — Antiochus le Grand. — Onias II. — Onias III et Antiochus Epiphanes. — Grands prêtres impies. — Persécutions.

Ptolémée Lagus. Simon le Juste. — Après le départ d'Alexandre, la Palestine continua à être gouvernée par les pontifes juifs, sous la domination grecque qui avait remplacé celle des Perses ; à la mort du conquérant, elle passa entre les mains de plusieurs de ses généraux et resta en dernier lieu au pouvoir de Ptolémée Lagus, roi d'Égypte. Ce prince fut bienveillant envers les Juifs établis en grand nombre dans ses États, et la Palestine prospéra sous la sage direction du grand prêtre Simon surnommé *le Juste*, petit-fils de Jaddus, 300.

Traduction des Septante. — Sous le pontificat d'Éléasar, frère et successeur de Simon, le roi Ptolémée Philadelphe demanda, dit-on, l'envoi à Alexandrie de soixante-douze savants juifs qui furent chargés de traduire la Bible en grec. Cette traduction, au sujet de laquelle bien des légendes ont été racontées, a reçu le nom de *version des Septante;* elle fit connaître l'Écriture sainte au monde païen (24 à 247).

Antiochus le Grand. Onias II.—Onias, fils de Simon, devenu pontife, compromit la tranquillité du pays par son avarice et son incurie; il s'attira la colère de Ptolémée Evergètes en refusant un tribut et laissa les Samaritains ravager impunément la Judée. Mais son neveu Joseph sut regagner les bonnes grâces du roi et mieux diriger l'administration publique. Simon II vit son pontificat troublé par les guerres du roi de Syrie et du roi d'Égypte; favorisés par l'un, maltraités par l'autre, les Juifs finirent par rester soumis au premier, Antiochus le Grand, 202.

Onias III. — Onias III, successeur de Simon, était un pontife pieux pour lequel le roi de Syrie, Séleucus, avait la plus grande estime; obligé de se rendre à Antioche, auprès de ce prince, pour faire cesser des intrigues qui troublaient Jérusalem, il y arriva au moment où le roi venait de mourir empoisonné, et où Antiochus Epiphanes, son frère, usurpait le trône au détriment du jeune Démétrius.

Antiochus Epiphanes, 175. — Pendant qu'Onias attendait qu'on lui rendît justice, son frère Josué qui avait pris le nom grec de Jason, le supplantait à Jérusalem en achetant d'Antiochus le titre de grand prêtre; mais cette trahison fut bientôt punie par une trahison semblable. Ménélas, le plus jeune des trois frères, supplanta à son tour Jason en promettant au roi une somme de deux mille talents d'or.

Grands prêtres impies. Persécutions. — Les deux prêtres coupables et leurs partisans en vinrent aux mains et le sang coula à Jérusalem; Ménélas, resté le plus fort par l'appui du roi, fit vendre, pour payer sa dette, les vases sacrés du temple, et pour étouffer les reproches

d'Onias, toujours à Antioche, il le fit assassiner. Ce fut en vain que Jérusalem se souleva contre un si mauvais prêtre et un si grand criminel; Antiochus accourut à son secours, massacra ou fit vendre les Juifs et proscrivit leur culte.

Le temple fut souillé par des sacrifices impurs et la terreur régna en Palestine; mais la persécution, en devenant religieuse, réveilla bientôt les sentiments patriotiques du peuple et amena une insurrection nationale.

CHAPITRE III.

GOUVERNEMENT NATIONAL DES MACHABÉES.

Révolte de Matthatias. — Victoires de Juda Machabée. — Purification du Temple. — Mort de Juda. — Jonathan ; ses succès ; sa mort.

Révolte de Matthatias, 167. — Matthatias, prêtre juif, descendant de la famille Asmonéenne, s'était, devant la persécution, retiré avec ses cinq fils, sur la montagne de Modëin, entre Joppé et Jérusalem ; malgré son âge fort avancé déjà, il leva l'étendard de la révolte contre Antiochus. Aidé par quelques patriotes, il tint la campagne pendant trois mois et mourut de fatigue et de vieillesse.

Victoires de Juda Machabée. — Juda, le troisième mais le plus vaillant de ses fils, lui succéda dans la direction de la guerre ; il battit et tua l'un après l'autre Apollonnius et Séron, généraux syriens, et défit ensuite Nicanor et Gorgias qui avaient été envoyés avec 20,000 hommes pour le ramener à l'obéissance. Lysias lui-même, vice-roi de Syrie, fut défait à son tour, et Juda, surnommé *Machabée* ou *Martel,* à cause de ses victoires, resta maître de la Palestine et entra en triomphe à Jérusalem.

Purification du Temple. — Pendant qu'Antiochus mourait loin de son royaume, Juda, qui

avait solennellement purifié le temple (25 *kislew, Hanouka*) et soumis les peuples voisins ennemis des Juifs, essayait de s'emparer de la forteresse de Jérusalem que les Syriens avaient gardée en leur pouvoir. Lysias accourut avec le jeune roi, mais il repartit presque aussitôt, à la nouvelle de l'avénement au trône du prince Démétrius Soter sur lequel Antiochus Epiphane avait autrefois usurpé la royauté.

Mort de Juda. — Cette révolution ne termina pas la guerre en Judée. Nicanor, envoyé par le nouveau roi, fut battu et tué par Juda ; mais le vaillant Machabée, attaqué ensuite par une formidable armée syrienne, périt héroïquement après des prodiges de valeur, 160.

Jonathan ; ses succès.— Ce fut Jonathan, cinquième fils de Matthatias, qui continua l'œuvre courageuse de Juda; soutenu par l'appui des Romains avec lesquels son frère avait fait alliance, il força Démétrius à lui laisser la paix et il se rangea plus tard du côté d'Alexandre Balas, compétiteur nouveau qui vint avec une armée revendiquer le trône de Syrie. En récompense de son concours, Jonathan reçut, après la victoire d'Alexandre sur Démétrius, les dignités de grand prêtre et de gouverneur de la Palestine.

Mort de Jonathan. — De nouveaux avantages remportés par Jonathan sur Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter, auraient définitivement assuré la prospérité des Juifs, mais une horrible trahison vint tout compromettre. Tryphon, ministre et tuteur du jeune Antiochus VII, fils de Balas, attira Jonathan dans une embuscade et le fit assassiner, 143.

CHAPITRE IV.

GOUVERNEMENT NATIONAL DES MACHABÉES.

(*Suite*).

Simon et Hyrcan, princes des Juifs. — Règne d'Aristobule. — Pompée à Jérusalem. — Antipater. — La Judée tributaire de Rome.

Simon, prince des Juifs, 142. — Simon, dernier fils de Matthatias, s'allia contre le meurtrier avec Démétrius Nicator qui le nomma grand prêtre et prince des Juifs, titres que le peuple réuni en assemblée nationale, lui confirma pour lui et ses descendants. Peu après les Syriens furent définitivement expulsés du pays par Hyrcan, fils de Simon, l'alliance avec Rome fut renouvelée et l'indépendance politique des Juifs, sérieusement préparée.

Simon, arrivé ainsi par sa sagesse au plus haut degré de la fortune et du bonheur, périt aussi tragiquement que son frère Jonathan; son gendre Ptolémée, désireux de s'emparer de son pouvoir, l'invita à un banquet où il l'assassina.

Hyrcan se déclare indépendant, 130. — Hyrcan, qui réussit à échapper aux meurtriers envoyés par le traître, fut aussitôt proclamé prince et pontife à la place de son père. Après une courte

guerre contre le roi de Syrie appelé par Ptolémée, Hyrcan obtint une paix honorable, fit avec le roi contre les Parthes une expédition dont il revint couvert de gloire et à la mort de ce prince, il se déclara complétement indépendant.

Bientôt ses victoires sur les Samaritains, toujours ennemis des Juifs et sur les Iduméens, qui adoptèrent le Judaïsme, et enfin celles de ses fils sur l'Égypte, le rendirent maître de la Palestine. Après quelques troubles suscités par les querelles des Pharisiens et des Sadducéens (1), partis politiques et religieux tour à tour protégés par lui, Hyrcan mourut vénéré et aimé du peuple.

Aristobule roi. — Aristobule, son fils aîné, qui prit le titre de roi, fut un odieux tyran ; il fit périr sa propre mère et presque tous ses frères et il mourut après un an de règne au milieu d'affreux remords. Alexandre Jannée, son frère et son successeur, fut plus cruel encore ; il passa sa vie en expéditions sans succès ou en luttes contre les Pharisiens qui soulevèrent le peuple contre lui et le firent chasser à cause des massacres qu'il avait ordonnés. Remonté sur le trône, il continua ses cruautés et mérita le surnom de *Doker* (assassin).

Pompée à Jérusalem. Antipater. — Après une courte régence de sa veuve, la reine Alexandra, ses deux fils Hyrcan et Aristobule se disputèrent le trône. Le premier, battu par son frère, devint grand prêtre et l'autre fut élu roi malgré les Pharisiens, dont il était l'ennemi déclaré. La paix ne régna pas longtemps : Antipater, Iduméen, conseilla

(1) Voir plus loin, chap. VI.

à Hyrcan de recommencer la guerre et lui procura le secours des Arabes. Pompée, qui se trouvait à Damas après la défaite de Mithridate, fut appelé à se prononcer entre les deux frères. Indisposé par la fierté d'Aristobule, il s'empara de Jérusalem, fit égorger ses partisans et l'envoya prisonnier à Rome.

La Judée tributaire de Rome. — La Palestine fut réduite en une principauté dépendante des Romains et Hyrcan n'eut plus qu'une ombre de pouvoir et le pontificat. La guerre civile dura encore quelque temps entre les partisans des deux princes, au milieu des violences commises sans obstacles par les Romains; le parti d'Aristobule succomba enfin, malgré l'appui de César, par l'assassinat et le poison et par les intrigues d'Antipater.

CHAPITRE V.

GUERRES DES JUIFS CONTRE LES ROMAINS.

Hérode I[er]. — Les proconsuls romains. — Jésus. — Hérode-Agrippa. — Insurrection générale des Juifs. — Vespasien et Titus. — Prise de Jérusalem. — Chute de la Judée.

Règne d'Hérode, 39. — Hérode, fils d'Antipater, fut l'héritier de son habileté et de son ambition; époux de Mariamne, petite-fille d'Hyrcan et vainqueur d'Antigone, dernier fils d'Aristobule, enfin favori du triumvir Antoine, Hérode, chassé un instant de Jérusalem, se rendit à Rome où il reçut le titre de roi des Juifs; il en revint avec des légions pour conquérir son royaume. La mort d'Antigone, décapité par les Romains, le meurtre de son propre beau-frère, le grand prêtre Aristobule, et celui d'Hyrcan, tués par ses ordres, le massacre du tribunal suprême, en un mot, d'horribles cruautés affermirent son pouvoir usurpé.

Après la bataille d'Actium, il en obtint d'Octave la confirmation et continua sa tyrannie sanglante par l'exécution de la reine Mariamne elle-même et de ses propres fils. Après avoir fait bâtir des villes splendides et reconstruire magnifiquement le temple, il mourut au milieu d'horribles souffrances, d'affreux remords et de l'exécration universelle.

Les proconsuls romains. Jésus. — La

Palestine, déjà gravement troublée par les luttes des patriotes, les Zélateurs, et du parti romain, fut partagée par Auguste entre les trois fils survivants d'Hérode. Archélaüs, l'un d'eux qui avait reçu la Judée, s'attira tellement la haine publique, qu'après dix ans de règne Auguste l'exila à Vienne, en Gaule, où il mourut; ses États furent réduits en province romaine.

Le proconsul Coponius, et plus tard, sous Tibère, Valérius Gratus, gouvernèrent avec modération; mais Ponce-Pilate mécontenta le peuple. C'est sous son administration qu'on place le procès et la condamnation de Jésus, fondateur du Christianisme.

Hérode-Agrippa, 40 ans après J.-C. — Un peu plus tard, Agrippa, petit-fils d'Hérode, qui avait reçu de Caligula et de Claude l'héritage de ses trois oncles et le titre de roi, rendit à la Judée un peu de prospérité; malheureusement ce prince, qui se fit chérir du peuple, ne régna que sept ans, et son fils, le jeune Agrippa, n'était pas en âge de lui succéder. Une horrible famine vint désoler le pays; elle fut adoucie à Jérusalem par les bienfaits de la famille royale d'Adiabène (1), récemment convertie au Judaïsme.

Mais les dissentiments des Juifs, des Samaritains et des Grecs, les massacres commis par les brigands, les insolences des soldats romains et surtout les violences et la rapacité des proconsuls excitèrent de continuelles révoltes, et, enfin, sous le gouvernement du féroce Florus, il éclata une insurrection générale des Juifs.

(1) Autrefois province de l'Assyrie, aujourd'hui le Kurdistan.

Insurrection générale des Juifs. — Les Zélateurs en prirent énergiquement la direction; Agrippa le Jeune et son parti se mirent du côté des Romains, et les Chrétiens se retirèrent au delà du Jourdain pour échapper à la lutte. Tout d'abord, de grands avantages furent remportés par les patriotes, qui refoulèrent les Romains hors de la Judée et organisèrent la résistance. Jérusalem fut commandée par Joseph, fils de Gorion et par Hanan; la Galilée, position la plus importante de la frontière, fut défendue par Flavius Josèphe, qui fut plus tard l'historien de cette terrible époque.

Vespasien et Titus. — Néron, jusque-là favorable aux Juifs, confia le soin de les soumettre à Vespasien, qui, accompagné de son fils Titus, réunit en Syrie une formidable armée. Jotapat, forteresse de la Galilée, défendue héroïquement par Josèphe, qui fut fait prisonnier, tomba la première et entraîna la perte de toute la province. Vespasien élu empereur, laissa le commandement à Titus; la discorde la plus affreuse régnait dans Jérusalem lorsque ce prince vint l'assiéger.

Prise de Jérusalem, 70. — Ne pouvant s'emparer de la ville par la force, Titus essaya de la prendre par la famine et lui en fit éprouver toutes les horreurs. Après avoir emporté peu à peu tous les ouvrages avancés de fortifications, il fit donner un dernier assaut; la ville fut prise, et, malgré ses ordres, le temple fut brûlé par les soldats furieux (9 *Ab.*). Massada, forteresse située près de la mer Morte, ne se rendit pas aux vainqueurs. Ses défenseurs se tuèrent tous de leurs propres mains avec leurs femmes et leurs enfants.

Obligés d'admirer les vaincus, Titus et les Romains ne les traitèrent pas pour cela avec plus de clémence. Onze cent mille Juifs avaient péri dans les combats ou par la famine; plus de cent mille furent vendus ou réservés aux jeux sanglants des cirques.

La chute de la Judée ne fait pas tomber le Judaïsme. — Ainsi finit cette effroyable guerre, sans exemple dans l'histoire de Rome. La Judée tomba pour ne plus se relever ; son existence politique était finie, mais la dispersion des Juifs au milieu des nations, après le mouvement dogmatique qui s'était produit au milieu d'eux, les doctrines religieuses et sociales, issues de leurs livres saints, et enfin la conservation merveilleuse de leurs traditions sacrées à travers les siècles devaient assurer à tout jamais la propagation des idées israélites et conquérir le monde civilisé aux vérités éternelles du Sinaï.

CHAPITRE VI.

RÉGÉNÉRATION RELIGIEUSE. LES SECTES JUIVES.

Premiers progrès. — Les Synagogues. — La Grande Assemblée. — Sadducéens, Pharisiens, Esséniens, Kabbalistes, Thérapeutes. — Philon. — Influence des sectes juives.

Premiers progrès à Babylone et après le retour. — Les terribles malheurs des Juifs n'avaient pu un seul instant ni leur faire négliger l'étude de leurs lois, ni les détourner de leurs antiques croyances. C'est même de leur décadence politique que date l'origine de leur régénération religieuse et c'est là que nous devons remonter pour en comprendre le développement graduel.

Immédiatement après la captivité de Babylone, la doctrine mosaïque avait commencé à pénétrer profondément dans la conscience des Israélites. Grâce aux prophètes Ézéchiel et Daniel, Aggée, Zacharie et Malachie pendant l'exil et, après le retour, grâce à quelques hommes savants et pieux, au premier rang desquels il faut placer Ezra et Néhémie, qui avaient continué l'œuvre des prophètes, de très-grands progrès religieux s'étaient définitivement accomplis.

Les Synagogues. — Des assemblées de prières ou *Synagogues* avaient été organisées où on

lisait, traduisait et discutait l'Écriture sainte et les traditions que les anciens avaient transmises oralement. Ces assemblées, fixées aux jours de sabbat et de fêtes et aux jours de marché (lundi et jeudi) pour profiter du concours du peuple, prirent, à l'époque des Machabées, plus d'importance que le service même du temple.

La Grande Assemblée. — Des écoles se formèrent bientôt sous la direction des savants, des prêtres et d'une autorité religieuse suprême, nommée *Kénesseth-haguedola* (grande assemblée), composée des hommes les plus distingués par leur savoir et leur vertu. Les décisions de ces sages avaient la plus haute autorité; leurs maximes expriment la morale la plus pure et la plus désintéressée.

Les Sadducéens. — Parmi ces docteurs, dont les plus célèbres sont le grand prêtre Simon le Juste et son disciple Antigone de Socho, Hillel et Schamaï, différentes tendances ne tardèrent pas à se manifester et des sectes religieuses se produisirent. Les uns, prenant à la lettre la loi de Moïse, repoussaient toute nouveauté, toute interprétation, tout progrès; n'acceptant ni les traditions orales, ni les dogmes de l'immortalité de l'âme et de l'avénement messianique, ils faisaient consister la perfection et le bonheur suprêmes dans la jouissance des biens matériels de cette vie. On appelait cette secte *les Sadducéens;* elle remontait, dit-on, à Saddoc, élève d'Antigone de Socho.

Les Pharisiens. — Opposés en tout à cette secte, *les Pharisiens* (distingués) admettaient à côté de la Loi mosaïque une tradition qui en était l'explication orale, avait une égale autorité et s'y rattachait

par l'interprétation; ils ne repoussaient pas les idées nouvelles, si elles n'étaient pas contraires aux doctrines fondamentales du Judaïsme. Ils croyaient à la Providence divine, à la liberté humaine, au règne messianique, à l'immortalité, à la résurrection des morts et à l'existence des anges. Dans la pratique de la vie, pour assurer l'observation de la loi, ils avaient institué de nombreux règlements, qui, réunis aux opinions les plus importantes des docteurs et rédigés vers 220 par Rabbi Juda le Saint, forment le recueil de la Michna (tradition ou loi orale).

Les Pharisiens, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de faux frères, surnommés *Pharisiens teints* (1), à cause de leur hypocrisie, étaient en général aimés pour leur douceur et leur humanité; leur morale était irréprochable et leurs interprétations de la Bible rendaient le progrès possible.

Les Esséniens. — Une troisième secte, *les Esséniens* (médecins de l'âme), tenaient des Pharisiens presque toutes leurs doctrines, à cela près qu'ils admettaient bien moins la Providence que la prédestination, dogme qui fait dépendre la destinée des hommes, leurs mérites et leurs fautes, non de leur propre volonté, mais d'un décret éternel de Dieu. La vie journalière des Esséniens était toute spéciale. Réunis hors des villes, renonçant à toute propriété individuelle, ils priaient, travaillaient et mangeaient en commun, ne faisaient jamais de serments et, contrairement à la loi de Moïse, ne considéraient pas le mariage comme un devoir. Ils avaient des mystères

(1) TALMUD, *Traité de Sota*, 22, *b*. — BUXTORF, *Lexicon*, col. 1852.

qu'on n'était admis à connaître qu'après un an de noviciat et qu'on ne pouvait trahir sous peine de mort.

Les Kabbalistes. — Ces trois sectes enseignaient surtout la pratique de la vie ; mais *les Kabbalistes* (traditionnaires) s'occupaient de philosophie religieuse ; ils disaient avoir reçu des anges même, par l'intermédiaire d'Adam, la tradition de leur doctrine ; ils affirmaient, pour expliquer l'existence du mal, que le monde n'a pas été créé directement par Dieu, mais par son fils, Dieu et homme tout à la fois ; ils admettaient l'existence de bons et de mauvais anges, la *métempsycose,* transmigration d'une même âme dans plusieurs corps, et le *ibbour,* séjour dans un seul corps de plusieurs âmes ; ils donnaient des jouissances du paradis et des tourments de l'enfer des descriptions saisissantes dont le peuple était fort impressionné ; enfin, au moyen de certaines combinaisons de lettres, ils trouvaient dans l'Écriture sainte un sens mystérieux et par des formules secrètes, ils prétendaient avoir la puissance d'opérer des miracles.

Ces doctrines, amalgame étrange des dogmes de l'Orient et des croyances juives, furent réunis plus tard dans le *Sepher Yetsirah* (livre de la Création) et dans le *Zohar* (livre de la Lumière) qui n'ont aucune autorité chez les Juifs.

Les Thérapeutes. — C'est en Judée que ces diverses sectes étaient nées et s'étaient développées depuis le retour de la captivité babylonienne. En Égypte où, sous les Ptolémées, les Juifs étaient revenus et avaient bâti un temple dans ce même pays de Gessen, habité jadis par leurs pères, il s'était formé une autre grande école juive.

Certains de ses membres, les *Thérapeutes* (médecins des âmes), dont les Esséniens avaient imité l'association, vivaient dans la solitude et la contemplation. D'autres, à Alexandrie, se livraient à l'étude et s'efforçaient d'unir la philosophie grecque aux vérités dogmatiques du Judaïsme.

Philon. — C'est sous leur influence que la *version des Septante* avait été faite et c'est par eux que pour la première fois les principes mosaïques avaient été révélés au monde païen (1). Leur doctrine religieuse consistait à interpréter allégoriquement l'Écriture sainte où ils ne voyaient que des figures et des symboles. L'un des derniers représentants de cette école fut l'illustre Philon, surnommé le Platon juif.

Influence de ces sectes. — De toutes ces sectes, qui démontrent qu'il y avait vers l'époque des Machabées un mouvement religieux considérable, les unes ont fini par disparaître, les autres, en se modifiant suivant les circonstances ou en s'épurant par le travail des docteurs, sont devenues les religions qui se partagent aujourd'hui les convictions des hommes.

(1) Voir IIIe partie, ch. II, p. 84.

CHAPITRE VII.

RELIGIONS ISSUES DU JUDAISME.

Propagation des idées juives. — Les Messies. — Jésus-Christ et l'Évangile ; le Christianisme, ses inconvénients et ses avantages. — Mahomet et l'Islamisme ; le Coran, ses vérités et ses erreurs.

Propagation des idées juives. — Ce sont les religions issues du Judaïsme qui ont avec plus ou moins de succès et de fidélité propagé ses doctrines fondamentales dans le monde païen. Le Christianisme y amena d'abord l'Empire romain et ensuite les barbares de la Germanie ; plus tard la Religion mahométane y convertit l'Orient presque tout entier.

Les Messies. — Au moment où les sectes s'étaient multipliées en Palestine, pendant que la nationalité israélite s'affaiblissait, il s'élevait chaque jour de prétendus libérateurs qui se donnaient pour le Messie promis par les prophètes. Ils s'attribuaient ordinairement la mission d'arracher la Judée à la servitude et de réaliser pour l'humanité les prédictions bibliques ; mais ils étaient le plus souvent, sous la pression des Romains, condamnés à mort par les autorités juives qui redoutaient une insurrection et la ruine du pays.

Jésus-Christ et l'Évangile. — Tel fut le sort de Jésus, fondateur du Christianisme. Né d'une famille qu'on fait descendre de David, il vécut ignoré jusqu'à l'âge de trente ans, où il annonça la venue prochaine du Messie. Il prêchait la morale même de Moïse et des prophètes; comme eux, il plaçait le culte du cœur bien au-dessus de celui des pratiques cérémonielles, blâmait vivement l'hypocrisie, l'égoïsme et la dureté de l'âme; comme eux aussi, il traitait les faibles, les pauvres, les humbles, les étrangers et les coupables répentants avec la plus grande miséricorde.

Ses prédications dont la plus fameuse est le *Discours sur la Montagne* ont été recueillies, ainsi que l'histoire de ses premiers disciples, dans un livre nommé *l'Évangile* ou la *Bonne Nouvelle;* elles rappellent tout à fait, par le fond comme par la forme, les paraboles des anciens poëtes inspirés et les sentences des docteurs nouveaux d'Israël.

Suivi par un grand nombre d'auditeurs, Jésus ne se contentait pas du rôle déjà bien dangereux de Messie, il s'attribuait vaguement un caractère divin et il se laissait donner par ses partisans le titre de *Roi des Juifs*; aussi il fut bientôt arrêté, condamné et, livré aux Romains, il fut mis en croix par eux (1).

Christianisme. — Ses disciples qui l'avaient abandonné au moment de son arrestation, lui rendirent un culte après sa mort. Ils affirmèrent de plus

(1) Le supplice de la croix était d'origine étrangère. Voir les remarquables *Études sur le droit criminel chez les peuples anciens,* par M. THONISSEN, professeur à l'université catholique de Louvain, 2e vol., p. 43.

en plus ses qualités surhumaines; plus tard ils en vinrent à soutenir qu'il était fils de Dieu, Dieu lui-même, et uni à son Père par le Saint-Esprit (Trinité); qu'il s'était fait homme (Incarnation) et qu'il était mort pour racheter l'humanité du péché d'Adam (Péché originel. Rédemption). D'après leurs convictions, on ne pouvait obtenir le salut éternel qu'en croyant en lui, c'est-à-dire en reconnaissant sa divinité.

Inconvénients et avantages du Christianisme. — Cette doctrine qui était contraire aux dogmes de l'unité, de la spiritualité et de la justice de Dieu, fut repoussée par les Juifs ; mais comme elle était, bien plus que le Judaïsme pur, accessible aux païens polythéistes, qui avaient besoin d'une divinité visible; comme elle leur apportait la morale de la Bible, c'est-à-dire l'amour du prochain, la sainteté de la famille, l'abolition de l'esclavage, elle se propagea avec une rapidité considérable au milieu des sociétés démoralisées, fut adoptée par les Empereurs et bientôt par tout l'Empire romain, 312.

Mahomet, 622. — Mais le fond de l'Orient, rebelle à l'influence du Christianisme, resta pendant six siècles plongé dans l'idolâtrie et la superstition. Mahomet, membre d'une famille pontificale de l'Arabie qui prétendait remonter à Ismaël, se donna la mission de l'en tirer, sinon par la persuasion au moins par la force des armes. Après avoir étudié le Judaïsme et le Christianisme, il s'annonça aux Arabes comme l'envoyé de Dieu, comme le prophète suprême. Repoussé par les Juifs et les Chrétiens qui trouvaient avec raison la morale qu'il enseignait bien inférieure à celle de la Bible et de l'Évangile,

chassé par ses compatriotes eux-mêmes dont l'idolâtrie était encore le culte, Mahomet s'enfuit à Médine, cité importante de l'Arabie (*Hégire*, fuite, 622). Il y réunit bientôt de nombreux partisans, revint à leur tête, soumit tous ses ennemis et fit sa capitale de la Mecque, célèbre ville où les Arabes avaient coutume de se rendre en pèlerinage à un temple construit, disaient-ils, par Abraham; puis ses successeurs, les kalifes, s'emparèrent de Jérusalem, de l'Asie, de l'Afrique et même de l'Espagne. Quatre-vingts ans après Mahomet, la religion fondée par lui dominait de l'Indus aux Pyrénées. Elle compte aujourd'hui plus de sectateurs que le Christianisme.

Islamisme. Le Coran; ses vérités et ses erreurs. — La doctrine mahométane propagée ainsi, contrairement à la pensée des prophètes juifs, par la violence et la guerre, fut recueillie sans ordre après la mort de son fondateur, dans un livre nommé *le Coran* ou *la Lecture par excellence;* elle maintient les dogmes de l'unité, de la spiritualité absolue, de la science infinie de Dieu et de l'immortalité de l'âme ainsi que les pratiques israélites concernant la circoncision, les ablutions et la nourriture; mais elle admet au lieu de la Providence une sorte de prédestination rigoureuse, en vertu de laquelle tout ce qui arrive, vertu, impiété, fortune, malheur est écrit d'avance au ciel; le devoir de l'homme est donc d'accepter *avec la soumission la plus absolue* (en arabe, *islam*) toutes les volontés divines; de là vient le nom d'*Islamisme* que cette doctrine a reçu. Les récompenses que, par une singulière contradiction, elle promet après la mort,

sont entachées de la plus grossière superstition.

Malgré leurs erreurs dogmatiques, le Christianisme et la religion de Mahomet ont puissamment contribué à répandre les principes sacrés du Judaïsme; l'un et l'autre, selon une parole prophétique d'Isaïe, « *ont aplani la voie, fait disparaître les* » *piéges où pouvait tomber l'humanité* » (1); l'un et l'autre, comme l'a dit un grand penseur juif, « *ont* » *préparé le monde à ne servir que Dieu* (2).

(1) ISAÏE, ch. 57, v. 14.
(2) MAIMONIDES, *Jad Chazaka*, Melachim, 12, 2.

CHAPITRE VIII.

DISPERSION DES JUIFS.

L'empereur Adrien. — Princes de la Captivité. — Premiers siècles du Christianisme. — Persécutions contre les Juifs. — Les Arabes. — Mahomet. — Bonté des Carlovingiens. — Les Croisades. — Tolérance des Albigeois. — Haine universelle contre les Juifs.

L'empereur Adrien. — Environ un demi-siècle après la ruine de Jérusalem les Juifs, sous la conduite de Barcochbah, vaillant guerrier qui se donnait pour Messie et d'Akibah ben Joseph, illustre rabbin, chef des écoles israélites, se soulevèrent contre l'empereur Adrien. De nouveaux massacres, la proscription du culte mosaïque et une dispersion plus complète furent les seuls résultats de cette tentative, 125.

Princes de la Captivité. — Les Juifs se trouvaient désormais disséminés dans tout le monde connu; ils jouirent d'un peu de calme sous les Antonins; gouvernés par leurs propres chefs, nommés *Princes de la Captivité,* dont le plus célèbre fut *Rabbi Juda le Saint,* rédacteur de la *Michna*, recueil des traditions orales du Judaïsme, ils se livrèrent ardemment à l'étude.

Premiers siècles du Christianisme. — Il n'éclata pas d'abord entre les Juifs et les Chré-

tiens de graves mésintelligences; persécutés par les Romains, qui ne les distinguaient pas les uns des autres, ils étaient réunis par le lien d'une même infortune; mais à mesure que le Christianisme devint puissant, la division devint plus profonde.

Commencement des persécutions contre les Juifs. — Vers le commencement du quatrième siècle, le clergé chrétien défendit toute relation avec les Juifs, contre lesquels s'éveilla dès lors un ardent fanatisme. Des princes bienveillants, Julien, Valens, Maxime, Théodose, Arcadius, les rois mérovingiens, des évêques vraiment généreux, Saint-Hilaire d'Arles, le pape Grégoire Ier, les défendirent contre leurs ennemis; mais d'autres, moins humains, tels que Constantin, 325, Cyrille, évêque d'Alexandrie, Justinien, les persécutèrent avec passion ou les soumirent à une terrible législation. La tyrannie des rois visigoths d'Espagne les obligea de quitter ce pays, dans lequel ils paraissent avoir été établis déjà avant la destruction du temple, 536.

Les Juifs sous les Arabes. Mahomet. — Les Juifs étaient plus heureux dans la presqu'île arabique. Des tribus, des souverains avaient adopté leur religion; aussi Mahomet, en fondant la sienne, essaya-t-il, mais sans succès, de les attirer, et ce ne fut que par les armes qu'il put, sinon les convertir, au moins les soumettre. Le kalife Omar, qui prit Jérusalem et éleva une mosquée sur l'emplacement même du temple, fut intolérant pour les fils de ceux qui y avaient prié. Après leur victoire définitive, les Musulmans s'adoucirent un peu.

Bonté des rois carlovingiens. — Les rois français de la deuxième race étaient plus élé-

ments. Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve prirent le parti des Juifs contre des évêques fanatiques; au siècle suivant, les princes musulmans d'Espagne les laissèrent arriver à un haut degré de prospérité. Mais tout à coup le fanatisme se réveilla avec fureur en Orient et en Europe.

Les Croisades. — Pendant que le féroce kalife Hakem, sorte de Caligula mahométan, persécutait cruellement les Juifs de son empire, 1008, le bruit se répandait en Occident qu'il avait, par leur conseil, détruit le saint Sépulcre, et pour les punir de ce crime imaginaire, on commençait les croisades par les massacrer. La période de ces guerres religieuses fut horrible pour les Juifs; ce fut en vain que le pape Alexandre II, 1063, le clergé espagnol, l'empereur Henri IV, 1080, saint Bernard, 1145, les papes Honorius III, 1190, Grégoire IX, 1236, Clément VI, 1348, ainsi que le concile de Tours, 1236, les prirent tour à tour sous leur protection; la fureur des Croisés ne se laissa arrêter par rien, partout les malheureux Juifs furent massacrés sans pitié au nom du Christ.

Tolérance des Albigeois. — Le Midi de la France offrit seul pendant quelque temps un spectacle plus consolant. Les Albigeois « tolérants pour toutes les croyances, » laissaient aux Juifs la jouissance de tous les droits. « En Languedoc, qui semblait une autre Judée »(1), les savants juifs trouvaient auprès des comtes de Toulouse, Raymond V et Raymond VI, « les bons ducs, » comme les appelaient les troubadours, la plus généreuse protection. Le pape

(1) Voir l'*Hist. de France*, de LAVALLÉE, Ier vol., p. 374.

Innocent III, en décrétant une croisade contre ces princes, leur fit payer bien cher leur magnanimité.

Haine universelle contre les Juifs.— Terrible époque! Les kalifes Almohades d'Espagne, Philippe-Auguste et saint Louis de France, Henri III d'Angleterre, frappent les Juifs de décrets de confiscation et d'exil. On les pille sans scrupule et on leur reproche leur cupidité; on leur interdit toutes les professions et tous les métiers qui pouvaient leur donner à vivre et on leur fait un crime de prêter à gros intérêts; on les enferme dans d'étroits quartiers privés d'air, on les marque de signes infamants et on prétend qu'ils ont pris en horreur le reste de l'humanité; non-seulement on les égorge, mais encore on les calomnie; on les accuse absurdement d'empoisonner les fontaines, d'amener la peste, de lacérer des hosties et d'assassiner des enfants chrétiens pour se nourrir de leur sang. L'Univers entier semble en proie à une folie sanguinaire, et ce sont les Juifs innocents qui en sont les tristes victimes.

CHAPITRE IX.

TRADITION JUIVE DU Ier AU XIIe SIÈCLE (DE JUDA LE SAINT A JUDA HALÉVI).

Docteurs juifs des premiers siècles. — Tanaïm. — La Michna et R. Juda le Saint. — Les Amoraïm. — Le Talmud et la Massore. Leur but. — Les Karaïtes. — Saadya. — Écoles juives d'Espagne. Isaac de Fez ; Ibn Ezra et Juda Halévi.

Les docteurs juifs des premiers siècles. — Malgré de si terribles infortunes, les vérités mosaïques étaient conservées dans toute leur pureté par la tradition juive. Nous allons dérouler la chaîne historique de cette antique tradition et dire un mot des plus illustres docteurs qui en ont été les anneaux jusqu'à l'époque où nous sommes arrivés.

Les Tanaïm. — Pendant le siége de Jérusalem, un célèbre disciple d'Hillel et de Schamaï, Rabbi Johanan ben Zaccaï, avait obtenu de Titus l'autorisation de fonder une Académie juive à Yabné, en Palestine. Les écoles et les élèves se multiplièrent très-rapidement sous la direction de maîtres célèbres, les *Tanaïm* (dépositaires de la Tradition), parmi lesquels on distingue les Gamaliel, Akiba ben Joseph et Juda le Saint.

La Michna; Juda le Saint. — C'est Juda le Saint, chef de l'Académie de Tibériade, qui, nous

l'avons vu, écrivit la *Michna*, recueil systématique des croyances, des usages traditionnels et des opinions les plus autorisées des anciens, vers 220.

Les Amoraïm. Le Talmud.— Le travail fut continué simultanément en Palestine et en Babylonie par d'autres rabbins, les Amoraïm (explicateurs) et les Sebouraïm (commentateurs) vers 475, des mains desquels sortit un nouveau recueil, la Guemarah (complément) ou Talmud (étude.) L'école palestinienne termina la première, le Talmud de Jérusalem; celle de Babylone, dont les derniers directeurs furent les rabbins Asché, Avina et José, ne finit que plus tard, vers 475, son Talmud qui, plus complet et plus clair, resta seul considéré parmi les Juifs comme traditionnel.

But du Talmud. — Œuvre de cinq siècles, le Talmud avait pour but principal de défendre la tradition juive contre les attaques des uns et l'oubli des autres; cette préoccupation y est visible et elle a dicté bien des prescriptions cérémonielles; mais sa tendance dogmatique et morale est restée sévèrement l'expression des purs principes du Pentateuque et des prophètes.

La Massore. Son but.—Vers la même époque, au VIe siècle, l'école de Tibériade, déjà illustre, accomplissait une autre œuvre grandiose, la '*Massore* (tradition) qui fixait irrévocablement, d'après les manuscrits les plus authentiques, le texte de la Bible, et, pour le garantir de toute altération, indiquait le nombre des versets, des mots et même des lettres contenus dans chaque livre. (1)

(1) MUNK, *Palestine*, p. 611.

Les Karaïtes. — Toutes ces précautions montraient autant de sagesse que de prévoyance. Des polémiques de tout genre se préparaient pour les Juifs. Placés déjà en présence du Christianisme et bientôt après des sectateurs de Mahomet, ils allaient voir s'élever parmi eux un nouveau schisme. Un des principaux docteurs babyloniens, Anan ben David, rejeta la tradition et fonda, vers 750, la secte des *Karaïtes* (textuaires) qui ne reconnaissaient d'autre autorité que l'Écriture sainte. Il fallut que les partisans du Talmud, dirigés alors par des chefs appelés Gaonim (illustres), successeurs des Seburaïm, se livrassent à de nouvelles études pour défendre contre les Karaïtes avec la tradition la possibilité d'un développement religieux progressif.

Saadya ben Joseph. — Un des plus savants champions du Judaïsme à cette époque, fut le Gaon Saadya ben Joseph, chef de l'Académie de Sora, près de Bagdad (928), auteur d'un écrit intitulé : *Ha-Emounoth veha-Déoth* (les Croyances et les Opinions). « A côté de l'Écriture et de la tradition, » Saadya reconnaît l'autorité de la raison ; il pro- » clame non-seulement le droit, mais aussi le devoir » d'examiner la croyance religieuse et il montre que » la religion, loin d'avoir à craindre la raison, peut » y trouver un appui solide » (1).

Écoles juives en Espagne. — L'Occident n'avait eu jusqu'alors dans ce mouvement religieux qu'une part fort secondaire ; peu après la mort de Saadya, les Juifs d'Espagne, qui participaient avec éclat à la littérature et à la philosophie des Arabes, s'éman-

(1) MUNK, *Mélanges de philosophie juive*, p. 478.

cipèrent de la direction des écoles orientales. Ils eurent d'abord un grand penseur, Samuel ibn Gabirol de Malaga, vers 960, resté populaire par ses admirables poésies religieuses, bien plus que par sa philosophie longtemps inconnue.

R. Isaac de Fez. — L'étude de la tradition pratique se développa aussi considérablement. Le Talmud fut traduit en arabe, des académies furent fondées par de savants rabbins, Moïse et son fils Enoch, venus d'Orient, vers 990, et par *rabbi Isaac*, venu *de Fez*, qui composa un abrégé du Talmud, vers 1103.

Ibn Ezra et Juda Halévi. — Bachya ben Joseph se consacre dans son ouvrage *les Devoirs des cœurs*, à montrer la supériorité de la morale juive ; vers 1120, Abraham Ibn Ezra, dont la famille devait donner le jour à de nombreux savants, commente rationnellement l'Écriture sainte avec la plus grande liberté, et à la même époque Juda Halévi, poëte illustre et profond théologien, défend avec chaleur la doctrine israélite, dans le *Kosari*, écrit où il raconte la conversion au Judaïsme d'un peuple barbare du VIIe siècle.

« Juda Halévi ne craint pas de prendre à partie ni » les écoles philosophiques, ni les sectes religieuses ; » mais il le fait toujours avec bienveillance..... Plus » partisan de la philosophie du bon sens que de celle » des écoles, il tient plus à concilier la Bible avec la » raison, qu'avec Aristote (1).

Tous ces hommes d'élite, littérateurs distingués, savants éminents, théologiens consommés tiennent

(1) WOGUE, *Esquisse d'une théologie juive*, p. 41.

ainsi, depuis les premiers temps du Christianisme jusqu'au milieu du douzième siècle, le flambeau de la tradition juive et ils répandent sur leurs frères une vive lumière dont les rayons se projettent en dehors du Judaïsme dans la nuit profonde du moyen âge barbare.

CHAPITRE X.

LA PENSÉE JUIVE DANS LE MONDE CHRÉTIEN.

Retour aux idées juives ; hérésies. — La divinité de Jésus est mise en cause ; Arius. — Négation du péché originel ; Pélage. — Schisme de l'Église grecque. — Les Albigeois. — Luther et les indulgences ; la Réforme protestante ; Calvin. — Erreurs du Protestantisme ; Zwingle ; Socin. — Le Protestantisme moderne.

Retour aux idées juives ; hérésies. — Pendant que les docteurs d'Israël s'attachaient à conserver ainsi dans leurs traditions le précieux dépôt des vérités mosaïques, les véritables idées juives s'affirmaient et se propageaient de plus en plus dans le Monde chrétien. Ce qui avait fait la supériorité de la doctrine de Jésus et assuré sa domination sur les sociétés désireuses de se régénérer, c'était surtout cette admirable morale biblique qu'elle avait révélée aux hommes. En renversant le polythéisme, elle avait ramené l'humanité à la conscience de sa haute valeur ; elle lui avait appris qu'elle est créée à l'image de Dieu et que son devoir est de pratiquer la justice et l'amour.

Mais si la morale de Jésus avait ainsi soumis les cœurs, il s'en fallait de beaucoup que la doctrine dogmatique de ses disciples eût complétement convaincu les intelligences. Ce n'était pas seulement en Orient et chez les Arabes qu'on s'était refusé à adop-

ter la foi nouvelle qu'ils avaient greffée sur les paroles de leur Maître, c'était dans le sein même du Christianisme et dès les premiers temps, que des dissentiments avaient éclaté ; c'étaient des prêtres, c'étaient des évêques qui, en abandonnant quelque dogme désavoué par le Judaïsme, avaient donné l'exemple du retour à la vraie pensée juive. L'Église chrétienne, qui se nommait elle-même *catholique* ou *universelle*, donnait aux systèmes religieux de ces docteurs le nom d'*hérésies*, c'est-à-dire abandon de la doctrine reçue.

Divinité de Jésus mise en cause. Arius. — Uu peu après l'époque où Juda le Saint avait, en écrivant la Michna, élevé à la tradition juive un premier monument, « Paul de Samosate, évêque » d'Antioche, enseignait son opinion judaïque sur la » personne de Jésus-Christ qu'il ne faisait qu'un pur » homme (1), » et Sabellius de Ptolémaïde soutenait « que Jésus avait été doué d'une sagesse extraordi- » naire, mais qu'il n'était point une personne divine, » qu'il n'était ni Dieu, ni fils de Dieu dans le vrai » sens des termes, 270 (2). »

Cette opinion, si elle n'était pas tout à fait « *le pur Judaïsme,* » comme le disait un évêque fameux, était au moins un pas immense vers la doctrine d'Israël ; elle fut, peu de temps après Paul de Samosate et Sabellius, soutenue avec plus d'éclat, mais avec moins de logique, par Arius, prêtre d'Alexandrie, et par Photin, évêque de Sermich en Hongrie, qui regardaient tous deux Jésus comme une créature et qui par con-

(1) BOSSUET, *Discours sur l'Hist. univ.* 1re part., 10e ép.

(2) BERGIER, *Dict. de Théologie,* art. *Sabellianisme.*

séquent en venaient à nier sa divinité. Cette doctrine, qui reçut le nom d'Arianisme, fut condamnée par un concile réuni à Nicée, 325 et déclarée foi de l'Église par une autre assemblée d'évêques à Constantinople. Tour à tour poursuivis et protégés par Constantin le Grand, les Ariens, devenus un instant très-puissants, faisaient des processions dans la capitale de l'Empire en chantant : « Où sont ceux qui » croient que trois ne font qu'un? (1) »

Négation du péché originel. Pélage. — Aussi redoutable pour l'Église que l'Arianisme, le système de Pélage, moine breton qui vivait vers 380, reproduisit avec la plus grande pureté la doctrine juive de la Providence divine et de la liberté humaine. D'après Pélage, l'homme quel qu'il soit, païen, juif ou chrétien, peut, par lui-même, mais avec plus ou moins de difficultés, selon son éducation, s'élever jusqu'au plus haut degré de la vertu et du bien. C'était nier indirectement le péché originel et la nécessité de la rédemption : aussi Pélage fut-il combattu avec ardeur par Augustin, le célèbre évêque d'Hippone, qui poussa sa logique rigoureuse jusqu'à déclarer que l'homme, venu au monde mauvais, sous l'empire du péché d'Adam, ne pouvait faire le bien qu'avec la grâce de Dieu et du Christ et que les enfants morts avant d'avoir été faits chrétiens par le baptême, étaient voués aux tourments éternels. Pélage fut mis hors l'Église et condamné par le concile d'Ephèse (431) avec un grand nombre d'évêques qui partageaient ses opinions; mais il n'en a pas moins la gloire d'avoir rétabli la vraie doctrine de la justice de Dieu et reven-

(1) AMÉDÉE THIERRY, *Rev. des Deux-Mondes*, 15 juil. 1867.

diqué les droits de la liberté morale de l'homme.

Schisme de l'Église grecque. — Pendant les siècles suivants les discussions dogmatiques continuent entre les prêtres chrétiens. Des docteurs fameux, des patriarches, des évêques, des papes, sont condamnés pour des erreurs de doctrine. Un concile nombreux s'assemble à Constantinople; on y proscrit comme idolâtrie le culte des images ; et, au siècle suivant, le patriarche de cette ville, Photius, entraînant avec lui les chrétiens grecs d'Orient, se sépare de l'Église catholique romaine, dont il nie la suprématie, et du Pape, dont il refuse de reconnaître l'autorité spirituelle, 855.

Tous ces dissentiments ne pouvaient rester sans effet sur les populations qui en étaient les témoins. Les doctrines d'Arius et de Pélage, malgré la proscription dont elles avaient été l'objet, avaient cependant laissé de profondes racines dans le bon sens populaire et de nouvelles hérésies allaient en donner des preuves saisissantes. C'est dans le midi de la France qu'on les vit éclater et se répandre du IXe au XVe siècle.

Les Albigeois.— Il y avait dans le Languedoc une secte religieuse, les Albigeois, qui rejetaient le culte et les croyances catholiques; les prêtres et les princes partageaient les convictions du peuple et délaissaient les églises. Un des articles de leur foi était que « *la loi juive est préférable à celle des chrétiens* (1). » Leurs mœurs se distinguaient par la

(1) Extrait d'un ancien registre de l'inquisition à Carcassonne ; VAISSETTE, *Recueil de preuves de l'Hist. du Languedoc,* tome III, p. 372.

plus grande pureté. Saint Bernard, leur adversaire, disait d'eux « qu'ils ne faisaient de mal à personne, » qu'ils ne mangeaient pas leur pain comme des » paresseux et travaillaient pour gagner leur vie (1). » Des missions furent organisées, des croisades prêchées et l'inquisition fut fondée pour les ramener; tout fut inutile ; on les soumit sans pouvoir les convaincre, et leurs croyances, comprimées mais non détruites, restèrent dans le cœur des peuples pour reparaître, très-peu modifiées, dans celles d'une autre secte religieuse, les Vaudois, *l'Israël des Alpes*, comme ils s'appelaient eux-mêmes.

Luther et les indulgences. — Si jusqu'alors aucune tentative de retour à la vraie doctrine de la Bible n'avait complétement réussi, c'est que l'Écriture sainte, écrite dans le langage des savants et devenue comme le patrimoine des prêtres, était restée inconnue aux peuples. Luther et Calvin, en la traduisant dans la langue du vulgaire, en la proclamant seule règle de la foi et en appelant tout le monde à l'interpréter librement, soulevèrent une partie de l'Allemagne et de la France et toute l'Angleterre contre le catholicisme.

C'était le fastueux pape Léon X qui occupait à cette époque le trône pontifical. Pour remplir son trésor épuisé, il avait ordonné une vente d'*indulgences*, c'est-à-dire de grâces accordées aux pécheurs pour effacer leurs fautes. Les moines dominicains, chargés de ce soin en Allemagne, offrirent à tous des indulgences, « non-seulement pour les morts, mais

(1) SAINT BERNARD, *Sermons*, 65, d'après BERGIER, *Albigeois*.

» pour les vivants; non-seulement pour les péchés » passés, mais pour ceux qu'on voudrait faire (1). » Luther publia 95 thèses contre cet abus et son opinion fut adoptée sur-le-champ par presque tous les docteurs de l'Allemagne.

La Réforme protestante. Calvin. — « Léon X, incrédule qui riait tout haut de la fable du Christ (2), » se souciait peu d'abord de cette discussion théologique; mais effrayé, il déclara Luther hérétique. Luther, soutenu par de puissants protecteurs, brûla publiquement, aux applaudissements du peuple, la bulle papale qui le condamnait, et secouant ce qu'il appelait *la superstition de Rome,* il repoussa avec éclat le culte des saints, le purgatoire, les indulgences, le célibat des prêtres, les vœux monastiques, la confession et l'autorité spirituelle du pape.

Ce fut en vain que l'empereur Charles-Quint essaya de ramener Luther et ses partisans à la doctrine de l'Église; *ils protestèrent* qu'ils ne s'y soumettraient pas et réunis à Augsbourg, les *protestants* présentèrent au prince leur confession de foi qui, de leur acte, prit le nom de *Réforme protestante.* Calvin adopta la Réforme et la propagea en France; retiré à Genève où il devint tout-puissant, il fit de cette ville le centre de la religion nouvelle, dont il fut le véritable organisateur.

Erreur du protestantisme. Zwingle. Socin.— Bien que la doctrine de Luther et de Calvin eut pris pour base l'Écriture sainte, elle s'en était écartée sous bien des points essentiels. Les deux

(1) LAVALLÉE, *Hist. des Français*, 2e vol., p. 303.
(2) LAVALLÉE, *loc. cit.*, p. 302.

grands réformateurs, comme autrefois les Esséniens et plus tard Mahomet, en admettant pour les hommes une prédestination rigoureuse compromettaient gravement la liberté morale de l'homme ; d'accord avec saint Augustin, ils regardaient les bonnes œuvres comme insuffisantes sans la foi au Christ. Mais une réaction se produisit de leur vivant contre leurs théories excessives. Zwingle, curé de Zurich, converti à leur doctrine, revendiqua contre eux, comme autrefois Pélage, tous les droits de la liberté qu'ils méconnaissaient, et comme les docteurs du Talmud, il soutint que tous les sages du paganisme, les Socrate, les Caton, les Sénèque, participaient par leur vertu au salut éternel.

Plus logique encore que tous ses devanciers, Socin, 1574, en prenant comme eux l'Écriture sainte comme seule règle de la foi, rejette la divinité de Jésus, l'incarnation, le péché originel, la redemption et la prédestination, et il fonde une doctrine nouvelle qui prend le nom d'*Unitarisme* et que sur bien des points le Judaïsme n'eût pas désavouée. Porté par Socin en Pologne, répandu dans la Transylvanie où il existe encore, adopté ensuite en Angleterre par Whiston et Clarke et une partie du clergé anglican, l'Unitarisme passa dans les colonies anglaises de l'Amérique où il compte de nombreuses églises.

Le Protestantisme moderne.— Aujourd'hui, la doctrine protestante, conséquente avec ses principes, abandonne graduellement tous les dogmes repoussés par Socin ; elle adopte l'unité et la spiritualité pures de Dieu, et se rapproche chaque jour un peu plus du vrai monothéïsme.

CHAPITRE XI.

DISPERSION DES JUIFS. (*Suite.*)

Amélioration de l'état des Juifs. — Le pape Martin V et Mahomet II. — Ferdinand et Isabelle les Catholiques chassent les Juifs d'Espagne. — L'inquisition. — Reuchlin; Luther. — Les Juifs en France, en Orient, en Hollande et en Angleterre. — Le XVIIIe siècle : Lessing, l'abbé Grégoire, la Révolution française.

Légère amélioration de l'état des Juifs. — Les Juifs ne pouvaient qu'être encouragés par le spectacle des divisions religieuses dont ils étaient les témoins, à rester inébranlablement fidèles à la foi antique des Patriarches, de Moïse et des Prophètes. D'ailleurs on commençait à les traiter moins durement; vers le XIVe siècle, après les massacres que leur firent subir les Pastoureaux et ensuite les Flagellants, on parut s'adoucir envers eux. Le pape Jean XXII en essayant de les convertir, 1320, les rois de France, Jean le Bon, 1359, et Charles V le Sage, 1364, moyennant de grosses sommes d'argent et en Flandre, Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, 1384, leur accordent un peu de sécurité.

Bonté du Pape Martin V et du Sultan Mahomet II. — Le quinzième siècle n'aggrave pas leur situation dans les premiers temps. Le

pape Martin V, 1419, par une bulle, admirable de tolérance, engage les souverains à les traiter avec humanité. Dans le Dauphiné et le comtat d'Avignon, les autorités prennent leur parti contre le peuple, 1436; en Castille le roi Jean II les défend contre le pape Eugène IV, 1442; plus clément, le pape Sixte IV refuse d'accueillir les calomnies de leurs ennemis qui les accusent du meurtre des enfants chrétiens, 1475; et Mahomet II, vainqueur de Constantinople, 1453, appelle le grand rabbin à s'asseoir dans le conseil suprême de son empire à côté des chefs religieux des autres cultes.

Les Juifs d'Espagne. Isabelle et Ferdinand les Catholiques. — Mais le quinzième siècle se termine par une affreuse catastrophe. L'Espagne, où malgré les nobles et le peuple l'inquisition avait été introduite, chasse les Juifs en masse; ils y avaient fondé sous les Maures de nombreuses et d'illustres écoles; des souverains chrétiens leur avaient accordé les prérogatives de la noblesse, avaient pris parmi eux des ministres, et autorisé la construction de splendides synagogues.

Mais sous l'impulsion du sanguinaire Torrequemada, grand inquisiteur, et malgré les efforts de don Isaac Abrabanel, savant juif distingué qui avait une haute position à la cour, la reine Isabelle, chez qui le fanatisme étouffait tout sentiment et son époux Ferdinand le Catholique, décrétèrent contre les Juifs l'exil ou le baptême.

Un certain nombre crut pouvoir, à l'exemple des générations persécutées autrefois, trouver la sécurité en adoptant les apparences du Catholicisme; traités avec mépris par le peuple qui les appelait *marranos*,

ils devinrent pour la plupart la proie de l'inquisition.

Expulsion des Juifs. — Mais environ 600,000 Juifs, inébranlablement fidèles à leur foi, partirent d'Espagne au milieu du plus affreux dénûment. Les uns périrent dans leur fuite par les mauvais traitements de ceux à qui ils s'étaient confiés; les autres trouvèrent un refuge dans le nord de l'Afrique, dans le midi de la France, en Turquie, en Italie et dans les Pays-Bas, où ils fondèrent de puissantes communautés religieuses.

Noble vengeance. — Trois quarts de siècle après cet horrible exode, les Juifs se vengeaient noblement. Sous le règne de Don Sébastien, arrière petit-fils d'Isabelle la Catholique, les Portugais, défaits près de Fez, en Afrique, laissèrent entre les mains des Arabes un grand nombre de prisonniers, appartenant aux plus nobles familles. Les descendants des persécuteurs furent heureux d'être achetés par les petits-fils des victimes, chez lesquels ils retrouvèrent leur langue maternelle et une sympathie toujours vivante pour l'Espagne et le Portugal. (1).

L'inquisition d'Espagne. — Au XVI[e] et au XVII[e] siècle, de 1481 à 1700, l'Espagne et le Portugal, tristement fidèles aux traditions d'Isabelle et de Ferdinand, font périr par le feu plus de 30,000 victimes et en condamnent aux galères environ 270,000 (2). Les malheureux Marranos sont poursuivis jusqu'en Amérique; mais, en revanche, la tolérance des Sultans, les guerres occasionnées par la Réforme

(1) GRÆTZ, *Histoire des Juifs*, 8[e] vol., p. 399.

(2) *Histoire abrégée de l'inquisition d'Espagne*, par Léonard GALLOIS, 1823. Paris, p. 357.

protestante, et surtout le progrès général des sentiments d'humanité, procurent aux Juifs un peu de bien-être.

Reuchlin. Luther. — En Allemagne l'illustre Reuchlin, profondément instruit dans la littérature hébraïque, avait plaidé avec ardeur et gagné contre des juifs apostats la cause du Talmud qu'on voulait anéantir, 1510, et Luther reprochait aux Chrétiens, en termes énergiques, leur cruauté envers ceux qu'il appelait « les frères du Christ », 1523 (1).

Lettres patentes des Valois en faveur des Juifs. — La Pologne, livrée à elle-même, sous le sceptre de ses rois élus, donnait aux Juifs la liberté et l'égalité, 1575, que les intrigues des Jésuites leur faisaient perdre plus tard. En France, des lettres patentes d'Henri II, 1550, et d'Henri III, 1574, autorisent les *Marranos,* qu'on nommait alors *Nouveaux Chrétiens,* à s'établir à Bordeaux et à Bayonne et des Juifs allemands à fonder la communauté de Metz, 1567. Louis XIV, qui se montre très-bienveillant pour ceux d'Alsace, 1648, confirme les ordonnances portées par ses prédécesseurs, 1656, en faveur des *marchands portugais* de Bordeaux (2).

Les Juifs en Orient. — Les Juifs de Turquie s'élèvent par leurs services aux plus hautes dignités. Joseph, duc de Naxos, a assez de crédit pour

(1) GRÆTZ, *Histoire des Juifs*, 9e vol., p. 221.

(2) Les lettres patentes d'Henri II se servent du terme : *Nouveaux chrétiens,* celles d'Henri III et de Louis XIV disent : *Nation portugaise, marchands espaignols et portugais;* celles de Louis XV les premières : *Nation juive et Juifs.* — (*Lettres patentes en faveur des Juifs portugais*, Paris, 1765).

obtenir de Soliman une lettre menaçante qui arrache à l'inquisition d'Ancône de malheureux réfugiés d'Espagne, 1566 ; et malgré quelques troubles graves, suscités plus tard sous Mahomet IV, par un imposteur, Schabbathai Zevi, qui se fit passer pour Messie, de 1625 à 1677, et qui trouva des adhérents, même en Europe, la tranquillité des Juifs d'Orient ne reçut pas d'atteinte sérieuse.

Les Juifs en Hollande et en Angleterre. — En Hollande, ils étaient heureux et puissants. Bien qu'on leur eût d'abord refusé l'autorisation de s'établir, 1532, et qu'ils n'aient pu pratiquer leur culte qu'en secret, ils avaient ensuite obtenu la permission de bâtir une synagogue, 1598. Peu à peu leur nombre s'accrut considérablement par l'arrivée de leurs frères d'Espagne ; ils fondèrent de riches compagnies commerciales qui firent la prospérité des colonies hollandaises. Christian IV, roi de Danemark et le duc de Savoie, jaloux de les posséder, les appellent dans leurs États, 1622 ; Cromwell favorise leur rentrée définitive en Angleterre, 1651, et ils élèvent solennellement un temple splendide en l'honneur du Dieu d'Israël, au milieu d'Amsterdam, devenue le centre de la liberté politique et de la liberté religieuse en Europe, 1675.

Dix-huitième siècle. — Mais c'est au XVIIIe siècle surtout qu'appartient la gloire d'avoir réparé les longues injustices du passé. La Prusse, qui avait accueilli les Juifs expulsés de l'Autriche, 1618, leur accorda la juridiction commune et l'Angleterre, le droit de posséder. Le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, appelé au trône d'Espagne, refusa d'assister à un auto-da-fé qui devait célébrer

son avénement, 1700. Le pape Clément XIV, l'empereur Joseph II, Louis XV, Louis XVI et les Parlements français défendirent sous des peines sévères qu'on enlevât leurs enfants pour les baptiser. Les États-Unis d'Amérique, après la guerre de l'indépendance, les admettent aux fonctions publiques, 1783.

Lessing. L'abbé Grégoire. Révolution française. — Les philosophes surtout plaident énergiquement la cause des Juifs; Lessing le premier en Allemagne et avec lui Dohm, conseiller d'État militaire à Berlin, Voltaire et Mirabeau en France, revendiquent leurs droits. La Révolution française les consacre enfin définitivement; sur la proposition de l'abbé Grégoire, un premier décret est rendu par l'Assemblée nationale le 28 janvier 1790 et sur celle de Duport, l'émancipation solennelle des Juifs est proclamée, 27 septembre 1791.

Le Judaïsme est officiellement reconnu. — Quelques années après un nouveau progrès est accompli. Napoléon réunit une assemblée de notables juifs et un grand sanhédrin rabbinique; il organise le Judaïsme et crée les consistoires, 1808; la Légitimité fonde pour les rabbins un séminaire à Metz et après 1830, le culte juif reçoit, comme les autres, les subsides de l'État en France, en Belgique et en Hollande. Dès lors les Juifs, devenus citoyens, entrés dans toutes les carrières, dans l'industrie, la politique, les arts, les lettres et les sciences, s'unissent intimement aux pays qui les ont adoptés.

Mais si les principes de justice étaient proclamés et prenaient place dans les législations des grandes

nations civilisées, il restait à les faire passer dans les mœurs et à y amener les peuples attardés dans les voies du progrès. C'est l'œuvre de la génération actuelle qui s'y consacre depuis 1830 avec un dévouement infatigable.

CHAPITRE XII.

TRADITION JUIVE DU XIIe AU XVIIIe SIÈCLE (DE MOISE MAIMONIDES A MOISE MENDELSOHN).

Maïmonides; le *Guide des Égarés*; luttes que ce livre soulève. — Les Juifs d'Allemagne; le synode de Worms; Raschi. — Relations entre les Juifs d'Allemagne et d'Espagne. — Les Tibbon et les Kimchi. — Polémistes juifs; Albo. — Suites du grand exil d'Espagne. — Premières imprimeries juives. — Joseph Karo; Manassé ben Israël. — Les savants chrétiens et le Judaïsme. — Moïse Mendelsohn.

Maïmonides. — Les Juifs étaient émancipés, mais le Judaïsme n'avait pas encore obtenu le droit de cité dans le monde intellectuel. L'ignorance et les préjugés le couvraient encore d'un dédain profond qu'il était loin de mériter. Nous avons en effet nommé les principaux rabbins qui ont, jusqu'au XIIe siècle, enseigné sa doctrine; nous allons faire connaître maintenant les grands hommes qui l'ont illustré jusqu'à nos jours.

De tous les docteurs juifs du moyen âge, le plus célèbre, sans contredit, celui qui a accompli les travaux les plus considérables, joui de la plus grande autorité pendant sa vie et exercé après sa mort la plus puissante influence, c'est Moïse Maïmonides.

Ses premiers ouvrages. — Né à Cor-

doue, en 1135, « Maïmonides joignit à la connaissance » la plus approfondie de la vaste littérature religieuse » des Juifs, celle de toutes les sciences profanes alors » accessibles dans le monde arabe » (1). Théologien, médecin, philosophe, il commençait, à 23 ans, un commentaire sur *la Michna;* il écrivait, en hébreu, le *Jad Chazaka* ou *Main forte*, nommé aussi *la Seconde Loi*, abrégé systématique du *Talmud*, œuvre immense « qui place son auteur au premier rang » parmi les docteurs juifs » (2); il fixait enfin les treize points fondamentaux qui constituent la croyance israélite.

Le Guide des égarés.—Plus tard il composait, en arabe, son grand ouvrage, le *Moré Nebouchim* ou *Guide des égarés* (3), traité d'interprétation philosophique de la Bible. Comme toutes les grandes manifestations de la pensée juive, *le Guide des égarés* avait pour but « de concilier la science et la religion, » de les rendre capables de se contrôler et de se » soutenir mutuellement (4). » Miracles, cérémonies du culte, doctrines, Maïmonides entreprend de tout expliquer. « Il n'y a rien, selon lui, dans la loi de » Dieu qui n'ait une raison ou physique ou morale » ou historique..... dont nous pouvons nous rendre » compte par la réflexion ; et le but de la religion est » de nous conduire à notre perfection et de nous

(1) MUNK, *Mélanges de philosophie juive*, p. 486.

(2) FRANK, art. MAIMONIDES, *Dict. des Sc. phil.*, vol. 4, p. 24.

(3) Traduit en hébreu par Samuel ibn Tibbon, du vivant de l'auteur; de l'hébreu en latin par Buxtorf fils, 1629 et de l'arabe en français par Munk, 1856.

(4) MUNK, *loc. cit.*

» apprendre à agir et à penser conformément à la » raison (1). »

Luttes religieuses soulevées par le Guide. — Acceptée avec enthousiasme par un grand nombre de rabbins, taxée d'hérésie et condamnée au feu par beaucoup d'autres, l'œuvre de Maïmonides excita des luttes passionnées pendant plus d'un siècle, et, en définitive, son autorité prévalut; « elle est » restée, malgré quelques erreurs, un des monu- » ments les plus précieux de la théologie israélite (2), » et son auteur est vénéré comme un des plus illustres pères de la Synagogue universelle, comme un second Moïse.

Les Juifs d'Allemagne. — Les Juifs d'Allemagne, qui n'avaient pas produit de si grands, de si profonds penseurs, n'étaient pourtant pas restés étrangers au mouvement scientifique et religieux; mais ils s'étaient livrés à l'étude de la tradition talmudique, bien plus qu'à celle de la littérature et de la théologie; plus isolés de la société que leurs frères d'Espagne, ils s'appliquaient de préférence au côté pratique de la vie juive.

Le Synode de Worms, Raschi. — En 1030, il y avait eu, à Worms, sous la présidence de Rabbi Gerson, surnommé la *Lumière de l'exil*, un synode où la polygamie avait été formellement proscrite. Au XIe siècle, Rabbi Salomon Ishaki, ou *Raschi*, né à Troyes et établi plus tard à Prague, écrivait sur la Bible et sur le Talmud un commen-

(1) FRANK, art. MAIMONIDES, *Dict. des Sc. phil.*, 4e vol., p. 26.

(2) L. WOGUE, *Esquisses de théologie juive*, p. 44.

taire où se montre une immense érudition, et où la tradition était conservée avec une rare clarté, et plus tard, au nord de la France, les *Tossaphistes* (commentateurs supplémentaires) continuaient son œuvre en approfondissant la casuistique du Talmud avec autant de science que de liberté (XIIe siècle).

Relations entre les Juifs d'Allemagne et ceux d'Espagne. — Après Maïmonides et Raschi, la science de la tradition juive perdit en profondeur, mais gagna en étendue. En Allemagne, où le Talmud florissait toujours, nous voyons, vers 1260, Rabbi Méïr de Rottembourg et son élève Rabbi Jechiel Ascheri; Jechiel se rendit en Espagne avec son fils Rabbi Jacob; le père devint rabbin de Tolède et le fils composa les *Quatre Tourim,* abrégé méthodique du Talmud, bien inférieur à celui de Maïmonides.

Les Tibbon et les Kimchi. — Dans le midi de la France et en Espagne, la tendance littéraire et philosophique est toujours la plus puissante. A Bagnols (Languedoc), Gersonides ou maître Léon, plus philosophe que théologien, commente la Bible et la plie à la doctrine d'Aristote dont il se fait le disciple. Esprit indépendant et hardi, il ose nier le dogme de la création et rejette en théologie l'autorité de Maïmonides. La famille des Tibbon, à Lunel, traduit en hébreu les œuvres arabes des grands théologiens israélites; à Narbonne, de 1200 à 1230, celle des Kimchi, commentateurs de la Bible, a la gloire de faire révoquer les anathèmes lancés contre la philosophie, et Penini, de Béziers, expose les devoirs moraux de l'homme dans l'*Examen du monde* (vers 1300).

Les polémistes juifs. Joseph Albo. — Peu à peu les écrits des docteurs juifs prennent une allure militante qu'explique l'hostilité dont leur foi est l'objet de la part de quelques apostats, désireux de montrer leur zèle. En 1263 Nachmanides, en 1270 Salomon ben Adereth, vers 1396 Chasdaï Kreskas, tous trois grands théologiens, sont obligés de soutenir des discussions publiques pour défendre le Judaïsme et au commencement du siècle suivant, Joseph Albo plaide avec énergie la même cause devant l'anti-pape Benoît XIII.

On doit à Albo le *Sepher Ikkarim* ou *Livre des principes*, ouvrage dogmatique où les idées de Maïmonides sont parfois combattues et souvent adoptées et où les treize articles de la foi juive, énumérés par Maïmonides, sont simplifiés et ramenés à trois grands principes : l'existence de Dieu, la révélation et la rémunération future, 1425.

Suites religieuses du grand exil d'Espagne. — Tous ces colloques dogmatiques où les Juifs n'étaient jamais les agresseurs, avaient presque toujours pour conséquence des persécutions. Le grand exil d'Espagne fut peut-être occasionné par de semblables luttes dont la cour de Ferdinand et d'Isabelle avait été le théâtre. Si les suites de cette catastrophe furent terribles pour les Juifs, elles n'eurent rien de grave pour leurs doctrines. Les diverses familles du Judaïsme universel se trouvèrent mises en relations religieuses plus étroites et participèrent toutes aux travaux théologiques que chacune avait accomplis isolément.

Premières imprimeries juives. — L'invention de l'imprimerie leur fut d'un immense

secours pour la propagation de la science juive dans leur propre sein et pour sa conservation contre les attaques du dehors. Déjà en 1474 ils avaient imprimé une Bible hébraïque à Venise; un demi-siècle après le Talmud et bientôt l'Écriture sainte avec les plus illustres commentateurs étaient mis sous presse à Anvers (1523).

Plus tard, les Attias d'Amsterdam recevaient des États-Généraux de Hollande une récompense solennelle pour leurs magnifiques impressions hébraïques. Partout, en Europe et en Orient, les Juifs écrivent, traduisent, impriment avec ardeur; ils cherchent, ils répandent la lumière. Pour eux, comme pour Luther, l'imprimerie est un « don suprême de Dieu. »

Joseph Karo. Manassé ben Israël. — Des rabbins distingués continuent l'étude du Talmud. Obadia de Bertinoro commente la Michna vers 1500; Joseph Karo (1542) et Moïse Isserles (1573) codifient l'abrégé méthodique composé par Jacob Ascheri; et si un génie comme Baruch Spinoza, le plus grand philosophe des temps modernes, reste indifférent à la Synagogue pour laquelle tant d'autres grands penseurs avaient versé leur sang, d'illustres membres de l'école juive espagnole d'Amsterdam, Manassé ben Israël, Emmanuel Aboab, Isaac Cardoso, de Barrios, Orobio vengent Israël des erreurs qui dénaturent sa doctrine (de 1600 à 1660).

Les savants chrétiens et le Judaïsme. — Cette doctrine sainte se trouve l'objet de l'attention universelle (1711); un Eisenmenger renouvelle contre le Talmud les vieilles calomnies réfutées autrefois par le grand Reuchlin; Richard Simon critique scientifiquement l'Écriture sainte

(1700); Basnage se fait l'historien impartial de la religion juive pendant le moyen âge; l'évêque Lowth fait connaître à l'Angleterre la *poésie sacrée des Hébreux;* en Allemagne, le grand Herder, hébraïsant consciencieux et savant, historien et philosophe profond, initie ses contemporains au véritable esprit de la langue sainte d'Israël, 1782. Son *Histoire de la poésie des Hébreux* et ses *Lettres sur la théologie* « déchirent les voiles dont la malveillance, les pré- » jugés ou le fanatisme ont enveloppé les trésors de » morale, de sagesse et de philosophie que contien- » nent les livres saints... et montrent Moïse comme » le plus grand, comme le plus humain, comme le » plus démocratique des législateurs et comme un » poëte sublime (1). » L'abbé de Guenée, en France, réfute avec un esprit incisif et mordant et avec une grande érudition les railleries que Voltaire jette sur la Bible sans la comprendre (1785). Il s'élève enfin dans le sein du Judaïsme même un vaillant champion qui sait prendre sa défense avec science, avec énergie, avec tact.

Moïse Mendelsohn. — En 1769, à Berlin, Moïse Mendelsohn, déjà célèbre par son *Phédon,* (entretiens philosophiques sur l'immortalité de l'âme), soutient avec force et dignité une polémique religieuse contre le fameux Lavater qui l'avait publiquement invité à se convertir au protestantisme. Ami intime de Lessing, le grand apôtre de la tolérance, il donne du Pentateuque, en 1781, une traduction allemande accompagnée d'un commentaire hébreu où

(1) MADAME DE CARLOWITZ, *Notice sur Herder,* en tête de sa traduction de l'*Histoire de la poésie des Hébreux.*

dominent les idées spiritualistes de Maïmonides.

Jérusalem. — Dans un travail important intitulé *Jérusalem*, Mendelsohn entreprend de démontrer que les droits de l'homme ne dépendent en rien de sa croyance religieuse et, s'inspirant du Judaïsme qui accorde le salut à tous les justes, sans distinction de culte ni de nationalité, il affirme que « Dieu révèle » les vérités éternelles à la conscience de tous les » hommes, ou du moins qu'il les met tous en état » d'y arriver par leurs propres efforts, en quelque » temps et en quelque lieu qu'ils vivent (1). »

Judaïsme moderne. — Moïse Mendelsohn est « le créateur de la nouvelle civilisation des Juifs » d'Europe (2). » C'est par son impulsion et celle de Dubno, de Wessely, de Friedlænder, ses collaborateurs et ses amis, que l'étude des antiquités juives a pris de nos jours un nouvel essor et que notre génération israélite moderne s'attache à mettre en relief la haute pensée des traditions sinaïques, dont le point de départ a été avec les patriarches, L'AMOUR D'UN DIEU UNIQUE, CRÉATEUR ET PÈRE DES HOMMES; dont la morale est avec Moïse L'AMOUR DU PROCHAIN COMME SOI-MÊME et dont l'espérance est toujours celle des prophètes, c'est-à-dire LA DIFFUSION DE LA SCIENCE ET LA RÉUNION DES PEUPLES DANS UN SENTIMENT DE PAIX ET DE FRATERNITÉ UNIVERSELLES.

(1) WOGUE, *loc. cit.*, p. 20.
(2) S. MUNK, *loc. cit.*, p. 511.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

ORIGINE DES IDÉES JUIVES.

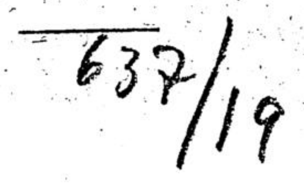
12

DEUXIÈME PARTIE.

ADOPTION DES IDÉES JUIVES PAR LES HÉBREUX.

TROISIÈME PARTIE.

DIFFUSION DES IDÉES JUIVES DANS L'HUMANITÉ.


637/19